REBETIKO

numéro 9 - printemps 2011

Chants de la plèbe

rebetiko@riseup.net

Dans ce numéro

Tunisie, Égypte, renvoyer l'appareil...
... et encore se laisser surprendre — PAGES 2-3

La LOPPSI II dans les textes
Exercices de style législatifs — PAGES 4-5

Y'a le feu au parc
Un territoire : les Cévènnes,
un dispositif : le Parc National — PAGES 6-7

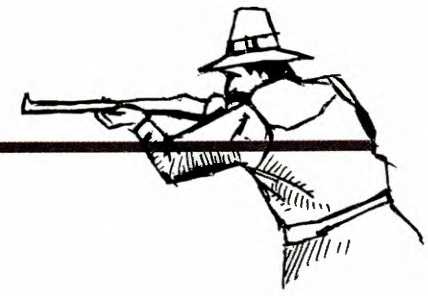
Rio, Cidade maravilhosa
Mundial, narcos et favelas — PAGES 8-9

Vies de bandits
Tout prendre sans rien attendre — PAGES 10-12

Flamenco, la rage et la grâce
Vers une transe de plèbe — PAGES 13

Vol à 3 mains
On est pas riche mais on vit bien — PAGES 14-15

Brèves réalistes



Les faits et les formulations rapportés ici sont tirés, pour la plupart, de la presse quotidienne. Comme la réalité et les journalistes ne sont pas toujours à la hauteur, trois ou quatre brèves ont dû être inventées. Les titres sont de **Rebetiko.**

Tant qu'y aura des promotions, y'aura des bastons

La course dans les rayons où se trouvaient les bonnes affaires s'est soldée par des insultes et des incivilités, chacun voulant s'emparer en premier des produits gratuits. Certains ont même commencé à se battre au milieu des denrées. Le service de sécurité de l'établissement a dû intervenir.

Ruée vers l'or

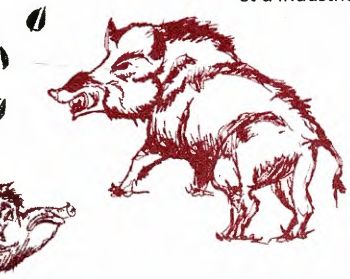
Les sangliers ont foncé dans la bijouterie « L'or et l'argent » qui se trouve sur la place et sont entrés en forçant la porte. Ils ont mis une belle pagaille à l'intérieur du commerce, chargeant les murs et renversant les présentoirs. L'un d'eux s'est blessé à cause du verre brisé. Il a laissé des traces de sang dans le magasin.

Des jeunes qui en veulent

Il est environ 15h30 quand les jeunes débarquent à la mairie. Ils prennent de vitesse la sécurité, montent au 2ème étage et forcent la porte du directeur général des services (DGS), alors en réunion. « Ils demandaient le renouvellement de leurs CAE, confirme-t-on à la mairie. Le DGS leur a rétorqué que c'était impossible. » Les intrus renversent alors tout ce qui leur tombe sous la main, brisent la vitre des panneaux d'information, un photocopieur et du matériel informatique. L'opposition et les syndicats d'employés dénoncent « un climat de terreur ».

Conflit de génération

Le fils, âgé de 17 ans, aurait commandité le meurtre de son père, commis par son ami « sans aucune contrepartie », selon une source proche de l'enquête. « Il était en conflit avec son père, il le détestait, et refusait son éducation bourgeoise », a expliqué un enquêteur.



Encore une triste histoire de travailleur indigne

On n'est pas passé loin d'un nouveau drame lundi dernier. M. P. emmenait comme tous les jours sa fille de 8 mois chez sa nourrice avant de se rendre à son travail. Mais ce matin-là, après s'être garé comme à son habitude sur le parking, il est reparti avec l'enfant sur le siège arrière de la voiture, oubliant complètement de rejoindre son lieu de travail pour aller directement au parc voisin promener la petite, alors que le temps était ensoleillé en ce début de printemps. L'homme, qui ne s'est pas rendu compte de sa terrible étourderie avant la fin de la journée, est effondré : « je ne comprends pas comment ça a pu m'arriver, c'est la première fois, j'étais très préoccupé par mon week-end où j'avais fait du jardin avec des amis et été voir un bon film au cinéma. Toute cette détente, je n'ai pas supporté ». Son employeur a porté plainte et la Chambre de Commerce et d'Industrie s'est constituée partie civile.

Hécatombe

Après France Telecom, une nouvelle vague de suicides en série inquiète les autorités. Une dizaine de contrebassistes ont en effet mis fin à leurs jours depuis le début de l'année, pour la plupart à l'aide de leur outil de travail. Les chefs d'orchestre nient toute responsabilité, mais ont mis en place une cellule d'assistance psychologique.

On est rassuré...

« Notre but n'est pas de devenir une brigade anti-vente à la sauvette. Mais ce sera bien évidemment une de nos priorités », précise Roland Toineau, chef de la BST de Belleville. « On tiendra compte de l'évolution de la physionomie du quartier. On pourra s'appuyer sur des unités de renfort si nécessaire. Mais l'objectif n'est pas de mettre à feu et à sang Belleville. »

Crachat à crédit, outrage à argent

Le débiteur, encadré par deux huissiers, sort de ses gonds et outrage les hommes de loi. « Il a craché à la figure de mon collègue et nous a demandé "vous y croyez, vous, à l'argent ?" », rapporte Me Câtrevin. Le déséquilibré a finalement été interpellé par les forces de l'ordre.

Qu'à un fil

Le viticulteur travaillait avec un tractopelle en bordure de route lorsque, vers 10h50, il a sectionné par inadvertance quelques fibres optiques et un câble de cuivre. Il a fallu attendre 17h pour que les habitants de la Dordogne retrouvent téléphone et Internet.

Feu sur l'identification !

Plusieurs équipements de vidéosurveillance installés sur des réverbères avaient été vandalisés par des tirs d'armes à feu. D'après les premiers témoignages recueillis, précise le parquet, des menaces avaient été proférées par des jeunes de la communauté des gens du voyage à l'un des installateurs mandaté par la communauté d'agglomération.

Deux nouvelles lignes, carton plein

Le grand loto organisé par Réseau Ferré de France et l'association des amis de la grande vitesse s'est déroulé cet hiver dans la joie et la bonne humeur. Les participants se sont partagé les prix, Vinci emportant la ligne Bordeaux-Tours, alors qu'Eiffage repartait avec Rennes-Le Mans, lot d'une valeur de 3,4 millions d'euros.

En route !

Des textes et des récits sur les derniers évènements au Moyen-Orient sont régulièrement postés sur un blog : setrouver.wordpress.com. Des francophones (non-journalistes) présents en Lybie, en Égypte ou en Tunisie, relatent au jour le jour la situation dans la ville où ils se trouvent, aux côtés des combattants qu'ils ont rencontrés. Devant la confusion générale et les ellipses béantes qui règnent dans la presse occidentale, nous retranscrivons ici quelques extraits :

« Vendredi 18 mars, place Tahrir. À la veille du référendum sur la constitution égyptienne, les manifestations ont été interdites. Dès le matin, les rues qui mènent à la place ont été bloquées par l'armée, et les arrestations ont commencé dès 10 heures. Étant données les récentes menaces, les arrestations de ces derniers jours et le dispositif mis en place, les gens se sont retrouvés moins nombreux que les vendredis précédents. Beaucoup de tracts et d'autocollants sont distribués [...]. Toujours les même slogans : "le dostour [la constitution] est illégitime", "le peuple veut la mort de la constitution", "partout dans toute l'Egypte la révolution". À la tombée de la nuit, 500 à 600 personnes partent joyeusement en manifestation en direction du siège de la télévision. En tête de cortège, les plus jeunes emmènent la foule en courant et en criant. L'armée tente vainement de se déployer. Arrivés devant la télévision, les manifestants se heurtent à l'important dispositif qui entoure le bâtiment. [...] On nous explique qu'il est désormais illégal de manifester, que la seule chose que les Égyptiens peuvent faire maintenant, c'est d'aller voter demain. [...] Ce référendum a été décidé par Moubarak, comme dernière tentative pour se sauver, quelques jours avant sa chute. Ce vote exacerbe toutes les tensions. [...] Quelques jours plus tôt, lors d'un meeting organisé par les Frères Musulmans, on nous explique leur point de vue : ils appellent à voter oui car le maintien de la constitution permettra la tenue au plus vite de nouvelles élections. Étant la seule force politique organisée ils ont effectivement tout intérêt à ce que celles-ci arrivent rapidement. En cas de victoire, ils promettent une nouvelle constitution. À l'inverse un "non" à ce référendum signifierait une réécriture de la constitution. C'est la position de ceux qui veulent détruire entièrement le système Moubarak. Néanmoins, ce "non" laisserait le pouvoir aux mains des militaires, ce qui fait peur à une partie de la population. [...] Dans tous les cas, ce vote déplace l'attention politique, pour éloigner la révolution et toutes les questions d'organisation qui se posent à elle. La question de la Constitution est bien loin des aspirations des premiers jours. »

Le Caire, 18 mars.

[Ndlr : la constitution a été aprouvée par référendum quelques jours après la parution de ce récit. L'armée, toujours très présente, empêche toute manifestation de se former.]

« Ici, même la démocratie "directe" (qui faisait le cœur théorique de la Jamahiriyah et du livre vert de Kadhafi) ne semble pas beaucoup plus désirable que son pendant "parlementaire". À la limite, le Coran paraît encore être le "régime qui divise le moins", pour reprendre le phrase de Thiers a propos de la République. Mais la démocratie représentative est le projet politique servi tout chaud par les centaines de journalistes présents ici, et faute d'autre chose, il occupe toute la publicité. J'ai lu dans la presse que Bernard-Henri Lévy était à Benghazi pour y rencontrer le conseil national de je ne sais trop quoi, dont la création a été annoncée aux médias. [...] Cette nouvelle instance semble surtout n'être (pour l'instant) que du vent. La plupart des gens avec lesquels j'ai pu parler m'ont expliqué que l'embryon d'État qui se trouve à l'"antisam" (occupation) ne dispose en réalité d'aucun pouvoir effectif. C'est surtout un nid à journalistes du monde entier. [...] Dans l'ensemble, à Benghazi, le gouvernement provisoire ne semble [...] pas contesté publiquement. Il faut dire que, comme nous l'avions déjà dit, il ne prend, à ce jour, aucune décision importante affectant d'une façon ou d'une autre la vie des habitants. »

Benghazi, 6 mars.

« À "l'arrière", au-delà de l'armée hierarchisée dont nous venons de parler, personne ne sait vraiment où en est le front. Tout le monde semble s'en foutre, ni chercher à savoir. Ils ne se sentent pas obligés par cette guerre qu'ils n'ont pas réclamée. Le discours, ici, ce sont les phrases répétées des centaines de fois, par des gens dans la rue ; des centaines de fois : "Kadhafi monkey", "Kadhafi crazy" ; ce sont les caricatures de Kadhafi par centaines, celles de ses discours. Le problème c'est Kadhafi ; Kadhafi pas ses fils, Kadhafi pas son armée, Kadhafi pas sa police. Tout juste on concède que des étrangers, des mercenaires noirs pourraient s'être abaissés au niveau de "Kadhafi l'Africain". »

Benghazi, le 17 mars.

TUNISIE Renvoyer l'appareil ÉGYPTE

À l'heure où la diplomatie française joue la carte du soutien à l'opposition lybienne, décryptage du petit jeu post-colonial entamé en Tunisie et en Égypte.

« Je souhaite que nous exportions notre savoir-faire » en matière de « révolution » disait un Tunisien à l'adresse de la France, peu après la chute de Ben Ali. Ce ne serait qu'un juste retour de bâton en contrepartie de la sentence d'Alliot-Marie exaltant, le 11 janivier, « le savoir-faire de nos forces de sécurité » dans le règlement de « situations sécuritaires de ce type ». Sentence alignée sur les faits : la France forme déjà les services répressifs au Bahreïn (une dizaine de morts depuis le début des manifestations) et elle a accordé « quatre autorisations de livraison de dizaines de tonnes de grenades lacrymogènes à la Tunisie, dont deux alors que le régime réprimait une révolte populaire au prix de dizaines de morts ». Des manifestants ont été tués par des tirs tendus de ces grenades « estampillées démocratie française », comme les qualifie un des dirigeants de l'entreprise qui les fabrique[1].

Si la Ministre des Affaires étrangères a été virée du gouvernement, ce n'est certes pas pour avoir soutenu le clan de Ben Ali (la classe politique française tout entière faisant de même depuis 23 ans), mais parce qu'elle a dévoilé ce que cache toute « démocratie » : son aptitude à défendre par tous les moyens les intérêts de l'élite qu'elle représente, s'il le faut jusqu'au dernier Tunisien. À travers Alliot-Marie, c'est le verbiage démocratique indispensable au fonctionnement du moulin électoral dont se contente le bon citoyen, qui est apparu comme du vent. Elle a été sacrifiée parce qu'elle entravait la crédibilité de cette illusion-là. Elle n'a pas compris à temps que Ben Ali était usé, qu'il fallait « dégager » ce délégué des intérêts français le plus spectaculairement possible au nom de tout ce qu'on voudra (la « liberté », le « droit des peuples »...). Quand Ben Ali a été éjecté (sans doute par un coup de force à l'intérieur de l'État tunisien), Alliot-Marie s'est retrouvée avec sa déclaration sur les bras, plombée par toute une série de justifications calamiteuses, à découvert, incarnant visiblement ce mélange grossier de cynisme, d'arrogance, de brutalité et de corruption par quoi la République sélectionne les candidats au pouvoir. Elle a donc eu le grand tort, au regard de cette politique, d'être prise la main dans le sac en soutenant, au mauvais moment, le mauvais cheval.

Alliot-Marie n'était plus acceptable pour détecter de nouveaux représentants, crédibles et durables, parmi ceux qui se pressent pour succéder au clan Ben Ali et ramasser son héritage. C'est pour s'assurer de la suite que la ministre française de l'économie a été dépêchée là-bas, en tant que représentante des 1250 entreprises françaises installées en Tunisie, et garante du pillage continu que la France exerce dans ce pays. Car il ne faut jamais oublier que pour l'élite marchande, l'essentiel est encore et toujours de faire travailler les gens au moindre coût, et les dictateurs locaux, qui se servent au passage – c'est de la sorte qu'ils sont tenus – ont tout intérêt à verrouiller leur population. On l'a bien vu en Égypte : c'est au moment où les grèves se multipliaient, en particulier dans le textile (telle la Misr Filature et Tissage qui regroupe 24.000 ouvriers dans la plus grande usine du pays) que les Etats-Unis ont convaincu l'armée égyptienne, qu'ils contrôlent par le jeu des financements, de chasser le « tyran » Moubarak. Le problème étant désormais de remettre les gens au travail, le nez dans la misère, alors qu'ils ont goûté autre chose.

Nul doute que tout sera fait pour renvoyer les Arabes au statut de « bons pauvres », qui « savent rester à leur place » au service de leurs employeurs, et des touristes[2]. La concurrence internationale fait rage dans le textile, et la Tunisie (faibles salaires, proximité de l'Europe) redevenait plus rentable que la Chine, qui répercute la hausse brutale des cours du coton sur ses prix. Il ne manquerait plus que les Tunisiens mettent fin au pillage de leurs ressources. Même chose en Égypte où les salaires sont trois fois plus bas qu'en Tunisie. Quel scandale pour nos élites, et quel propos magistraux à venir dans leur bouche, pour justifier les agissements sanglants de leurs prochains délégués, contre les présumés « terroristes » ! Ainsi la « bonne » armée tunisienne a commencé à tirer sur la foule le 26 février à Kasserine. Il ne s'agit pas, pour ces grands humanistes, que ce qui porte le nom de révolution en devienne une effective, qui changerait en profondeur la totalité des conditions de travail en Tunisie, et par contre-coup, en France !

Déjà, ce sont les Tunisiens – il faut leur reconnaître ce mérite – qui ont obtenu le renvoi d'Alliot-Marie. Un si beau début commande une suite, à la hauteur, en France même.

Mais c'est une autre histoire...

1. Ces grenades sont fabriquées par l'entreprise Alsetex, dont les principales usines sont situées – à toutes fins utiles – dans la Sarthe (à Précigny, à Louailles...).

2. En Égypte, les chameliers qui promènent ordinairement les touristes autour des pyramides ont littéralement crevé leurs chevaux et leurs dromadaires sous eux pour attaquer, avec des flics en civil, les occupants de la place Tahrir, à 50 kilomètres de leur base. Ils ont été repoussés au prix de combats meurtriers. Depuis, en Tunisie comme en Égypte, les voyagistes supplient les touristes de revenir, pour soutenir la « liberté » et la « révolution ».

LA LOPPSI II dans les textes

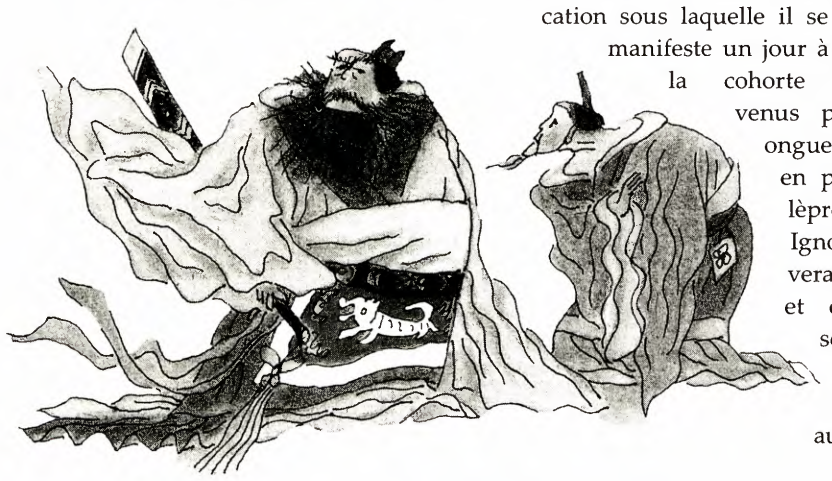
Petites histoires pour expliquer la loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure, dite LOPPSI II.

Conte de la mère Loi

Le royaume de [illegible] est frappé d'une déroutante malédiction : aucun souverain ne parvient à l'incarner. Machin III monte sur le trône, proclame « le Royaume, c'est moi », et aussitôt perd sa jambe gauche dans une gangrène fulgurante. Truc XVIII essaie à son tour, mais une étonnante calvitie lui fait immédiatement tomber les cheveux, ainsi que tous les poils du corps. Il en va de même, ou peu s'en faut, pour Chose Ier, Bidule le Grand et Bidule le Jeune, et en quelques années, plusieurs générations de prétendants à la couronne finissent ainsi amputés, sans parvenir jamais à offrir leur chair comme une métonymie convaincante de l'unité du royaume.

On s'en doute, une telle malédiction n'est pas sans conséquences pour la bonne tenue des affaires du pays. Le surintendant au gouvernement, par ailleurs Ministre de la Guerre et grand argentier, est ennuyé. Lui n'est pourtant pas affecté par le funeste sort des rois qu'il voit défiler sur le trône – il serait même plutôt d'excellente constitution et aucun de ses membres ne semble sur le point de lui faire soudainement défaut. Mais allez gouverner un royaume sans queue ni tête (ou plutôt, tantôt sans queue, tantôt sans tête) ! De mémoire de surintendant, on connut des guerres de défense et de conquête, des révoltes hérétiques, des luttes de pouvoir intestines et fratricides, des invasions barbares, mais jamais de phénomènes tels que ceux qui s'abattent dorénavant sur la contrée.

De l'intérieur des remparts jusqu'au plus profond des forêts, des serfs aux bourgeois et jusqu'à certains chevaliers et prêtres, les sujets du royaume sont saisis d'un mal déconcertant. Comme par l'effet d'une impénétrable conjuration, ils adoptent, un par un ou par pans entiers, des comportements échappant à toute loi connue, séculière comme divine, rationnelle comme naturelle. On se mettra par exemple à s'exprimer dans d'obscurs dialectes inconnus même des plus anciens, ou à fondre l'or pour en faire un breuvage aussi nocif pour la richesse que pour la santé des nations, ou bien encore à acclamer les pillards et chasser les sergents du roi. Dans un comté du nord, des cas d'anthropophagie ont été rapportés par les médecins et les prêtres dépêchés sur place, tandis que dans plusieurs districts du sud les récoltes de l'année ont été consommées en quelques jours d'intenses et autodestructrices festivités. Un chroniqueur contemporain laissera dans l'historiographie locale une trace de ces stupéfiants événements sous le nom d' « évasions barbares ».



Un alchimiste – c'est en tout cas la qualification sous laquelle il se présente – se manifeste un jour à la cour parmi la cohorte d'apothicaires venus proposer leurs onguents au roi alors en pleine crise de lèpre foudroyante. Ignorant le souverain agonisant et contagieux, il se glisse dans le cabinet du surintendant au gouvernement, grand argentier et ministre de la guerre.

– Votre Altesse, j'ai la solution à vos problèmes de gouvernement, débite-t-il prestement en passant sur les formules d'usage, craignant de se faire congédier avant d'avoir pu exposer l'objet de sa visite.

– Vous savez donc sauver notre roi de sa déliquescence, et lui faire conserver tous ses organes ? avance le surintendant, mi-agacé, mi-intrigué.

– Oubliez le roi, répond l'alchimiste avec quelque hardiesse. Ce qu'il vous faut, c'est une formule pour traiter le mal de la population. Et cette formule, je l'ai justement mise au point après des mois de recherche !

– Vous m'intriguez, qui-que-vous-soyez, continuez, continuez.

– Vos difficultés tiennent à ce que votre autorité soit affaiblie, sommes-nous d'accord ?

– Continuez, continuez.

– Votre autorité s'exerçait avec aisance tant que vous représentiez la cohésion du royaume, n'est-ce pas ?

– Certes, et cette cohésion se désagrège aujourd'hui avec l'épiderme de notre souverain.

– Permettez que je contredise votre Altesse, mais cette cohésion se désagrège surtout à mesure que vous ne savez plus distinguer vos sujets des barbares et...

– ...et vous avez la formule pour faire revenir dans nos rangs les brebis égarées ? s'enquiert le surintendant qui semble commencer à comprendre.

– J'ai beaucoup mieux que ça : la formule qui vous permettra de séparer le bon grain de l'ivraie. Et le bon grain vous sera d'autant plus fidèle et soumis que la proximité de l'ivraie – et les châtiments exemplaires que vous ferez tomber sur elle – le rappellera à son devoir de cohésion !

Le surintendant réfléchit quelques minutes, se gratte la tête en regardant le plafond et le menton en avisant le plancher, et à mesure qu'il tourne et retourne la proposition de l'alchimiste ses yeux s'éclairent d'excitation. On peut gouverner sans roi ! Et plus que ça, c'est même à partir de là que peut se déployer tout l'art du gouvernement ! Tentant de dissimuler son ardeur, il finit par demander :

– Et cette formule, en quoi consiste-t-elle ?

L'alchimiste, sentant la partie gagnée, se lance dans la démonstration qu'il avait tant répétée. Un long monologue où se mêlent les mathématiques, les quatre éléments, les forces occultes, plusieurs dizaines de plantes médicinales, quelques éléments d'une science alors inconnue que l'on nommera bien plus tard « sociologie », les astres, un certain nombre de gesticulations et bien d'autres choses encore. Quand il termine, essoufflé, son exposé, son interlocuteur est un peu circonspect ; pour tout dire, la fameuse formule lui a tout l'air de sortir droit du cerveau enfumé d'un charlatan...

– Brillant, brillantissime ! Revenez demain présenter votre formule à l'ensemble des ministres, et je vous garantis qu'en moins d'un mois elle sera en application aux quatre coins du royaume !

Après avoir pris congé de l'alchimiste, le surintendant referme le rideau sur la vitre sans tain qui sépare son cabinet de la chambre royale, jetant un dernier regard au pauvre monarque sur le point de rendre l'âme.

– C'est le début d'une nouvelle ère, se dit-il à lui-même, avant d'éclater d'un rire angoissant.

Routine antiterroriste

Après avoir lancé le produit en grande pompe il y a maintenant trois ans, les stratèges policiers maintiennent leur campagne contre « l'ultra-gauche » à un rythme de croisière. Une vague d'arrestations/perquisitions de temps en temps, une série de contrôles judiciaires à la clé, quelques mois de prison par-ci par-là, quelques coups de pression, deux trois appâts pour trouver des indics : « tout est ok, Monsieur le Ministre, les gauchistes sont sous contrôle ». Le tout sous procédure antiterroriste, histoire de se faciliter la tâche et d'en rajouter un peu sur la menace.

Conformément à la circulaire de Dati en 2008, tout acte de violence ou de dégradation en lien avec certaines thématiques étiquetées « ultra-gauche » (prison et sans-papiers, principalement) doit en effet passer par les mains expertes de la Sous-Direction Anti-Terroriste de la police judiciaire (ou sur Paris de la Section Anti-Terroriste de la brigade criminelle) ; libre à eux ensuite de garder ou non le dossier.

Ce qui a l'air de préoccuper les services depuis quelques mois, c'est la vague de solidarité avec les sans-papiers accusés d'avoir mis le feu au centre de rétention de Vincennes. Tags, collages d'affiches, occupations des locaux des collaborateurs de la politique d'expulsion et sabotages des distributeurs automatiques des banques qui balancent leurs clients pas en règle (cf. précédents numéros).

Ces deux derniers mois, 6 personnes ont eu droit au traitement de faveur de la circulaire Dati : d'abord trois anarchistes chopés en train de taguer des slogans de soutien à la Tunisie en révolte, dont deux étaient déjà sous contrôle judiciaire pour l'affaire « de Vincennes » – les deux sont en ce moment sous les verrous. Une autre personne déjà inquiétée dans la même affaire a fait un petit tour en préventive après avoir été cueillie à l'improviste dans la rue par les superflics. Enfin, les deux personnes qui avaient inauguré la série en janvier 2008, avec l'affaire dite « des fumigènes » (ils se rendaient à une manif de soutien aux sans-papiers avec des fumigènes et des clous tordus, avant d'être contrôlés par la BAC et de finir plusieurs mois en préventive pour ces simples faits), se sont faites arrêter coup sur coup alors qu'elles avaient rompu leurs contrôles judiciaires et étaient considérées comme en cavale.

Trois ans d'instruction pour cette dernière affaire, des ramifications qui permettent d'aller chercher plein de gens et de faire traîner, et au final un procès qui prend son temps pour arriver. Les flics auraient tort de se presser : à quoi bon envoyer une poignée de perturbateurs au « mieux » quelques mois en prison (vu les faits incriminés) quand on peut compliquer la vie de dizaines de « suspects » pendant des années à coups de contrôles judiciaires et de séjours en taule, et surveiller leurs potes par la même occasion ?

Reste que malgré la débauche de moyens, les flics ne peuvent pas être au cul de tous ceux qui sont susceptibles d'aller inscrire un bout de leur révolte sur les murs (d'ailleurs, depuis l'histoire, toute une série de tags de soutien sont apparus dans différentes villes).

Ils cherchent à épuiser, le tout est de garder du souffle !

Interlude : histoires drôles

«Alors, c'est un gitan, un pédophile et un mineur délinquant... ».
Aussi surprenant que ça puisse paraître, il existe un humour de gouvernement. Le jeu avec les figures et leur rapprochement intempestif est en effet une forme classique du comique aussi bien qu'un principe de base de l'exercice du pouvoir.
« Tu connais la différence entre une yourte et un hooligan ? »
Les représentants de l'opposition, qui en tant que tels ont perdu le sens de l'humour gouvernemental, dénoncent dans la LOPPSI une loi « fourre-tout ». Imbéciles, tristes sires, c'est là tout l'effet comique !
À quoi bon, par exemple, faire une loi contre les pédophiles au premier degré ? Les socialistes, en leur temps joyeux drilles mais pince-sans-rire, ne s'y sont pas trompés en instaurant le fichier national automatisé des empreintes génétiques exclusivement pour les crimes sexuels (rires).
Il est des rires plus ravageurs que des coups de matraque, les caricatures collent à la peau et les moqueries neutralisent, surtout quand l'ennemi n'a pas vraiment le sens de la répartie – « c'est toi, le terroriste ! ».
Alors, quand l'opinion rit, c'est à moitié gagné.

Mais le décalage propre à tout trait d'humour a toujours quelque chose de subversif. Il suffit de le prendre au sérieux. Avec un peu d'autodérision on peut jouer de sa propre caricature et profiter des rapprochements avec les autres figures pour brouiller les cartes des identités. Que les cibles des sales blagues du pouvoir aient effectivement à faire ensemble, voilà une idée qui plaît bien.
Et rira bien qui rira le dernier.

Tout un poème

Les saloperies de
La loppsi II

Des caméras pour les voies publiques
Des contrôles de police pour les fraudeurs de transports
Des fonds pour le traitement des empreintes génétiques
Des nouveaux délits pour les délinquants qui s'ignorent
Des mois de prison pour les vendeurs à la sauvette
Des coupures d'accès pour les pédophiles sur internet
Des couvre-feu pour les moins de treize ans
Des contrats de responsabilité parentale pour les géniteurs de délinquants
Des expulsions préfectorales pour les camps de gitans
Et les cabanes
Des terrains nouveaux pour les commicos
Et les cabanes
Des interdictions de déplacement pour les hooligans
Des éthylotests anti-démarreur pour les alcoolos
Des garanties d'anonymat pour les services spéciaux
Des mouchards pour les écrans et les claviers
Des peines plancher pour les récidivistes
Des réservistes civils pour les habitants du quartier
Des bracelets électroniques pour les étrangers terroristes (!)

Ce texte présente la loppsi telle qu'elle a été adoptée par le Parlement. Un certain nombre de points ont depuis été suspendus par le Conseil Constitutionnel.

Une fin alternative

C'est par un effet du mélange des genres et des figures que les fers de lance de l'opposition à la LOPPSI se sont trouvés être les promoteurs de « l'habitat choisi ».
L'article 32 ter A, qui donne pouvoir aux préfets de faire expulser les terrains occupés illégalement sous couvert de sécurité, de tranquillité et de salubrité publique, avait pourtant été rédigé tout spécialement pour durcir la législation contre les camps de gitans, en représailles des évènements de Saint-Aignan. Mais, dans une ultime pirouette démocratique, la loi va faire disparaître la figure qu'elle avait mobilisée jusqu'ici pour sa justification : elle ne vise plus que des actes – « installation illicite en réunion » – et toute une frange alternative découvre alors avec stupéfaction que son mode de vie menace la sécurité intérieure au même titre que l'attaque d'une gendarmerie à la tronçonneuse.

C'est que si le pouvoir aime jouer des catégories, il n'en oublie pas pour autant qu'en dernière instance c'est sur toute une population qu'il s'exerce. Et il se trouve que toute inoffensive qu'elle puisse paraître, la pratique de l'habitat « alternatif » compte aujourd'hui parmi les préoccupations des autorités, bien au-delà du cadre de la seule LOPPSI. C'est la rançon de l'alternative, l'État vient relever les compteurs : toutes les brèches, les niches, les coins peinards qu'il a laissé se développer dans ses interstices sont un jour ou l'autre sommés de rendre des comptes. D'un côté, récupérer ce qui est récupérable, opération de captation du nouveau nécessaire à l'adaptation d'une entité conservatrice par essence – « merci pour les techniques d'éco-construction, la valorisation touristique des campagnes en déclin et le développement des énergies renouvelables, nous saurons en faire bon usage ». D'un autre côté, liquider ce qui ne se laisse pas intégrer, reprendre la main sur un terrain laissé en jachère et cultivé par d'autres. Une dernière campagne de normalisation des cabanes existantes, et puis un verrouillage en règle de toute nouvelle implantation.

L'ironie de l'histoire c'est qu'en l'occurrence, c'est jusqu'au principe même de l'avant-garde alternative qui a été récupéré : les mesures anti-cabanes vont en effet s'appliquer au nom de l'écologie et de la préservation des territoires, et ce sont les services du « ministère du développement durable » qui vont faire la chasse aux constructions illicites. L'idéal de régulation inhérent à l'écologie a fini par trouver sa traduction « naturelle » dans les dispositifs étatiques de gestion territoriale. Navrante moralité : les projets d'émancipation retournés font les outils de contrôle les plus efficaces.

Yourte 0%

Il est des maires qui ont tous les culots. Celui de Bussière-Boffy (Haute-Vienne) est de ceux-là, lui qui a participé au débat suivant la projection d'un film (*Les yourtes de la discorde*) qui le peint comme un sombre salopard. Film réaliste, au demeurant. Ses techniques de promotion de la commune et de valorisation des coutumes locales ont réussi à faire de son village le symbole régional de la lutte anti-marginalité. Depuis 2007, Jean-Paul Barrière fait tout pour faire décamper les cinq familles vivant en yourtes sur la commune : dépôts de plaintes, envoi des gendarmes, arrêtés municipaux, il va même jusqu'à refuser d'inscrire à l'école les enfants des « marginaux », puis finalement, il fait fermer l'établissement scolaire… Une longue lutte s'engage, jusqu'à la promesse de régularisation de 4 des 5 yourtes en Mai 2009. Promesse qui ne s'est toujours pas concrétisée. Pourquoi ne pas régulariser toutes les habitations ? Peut-être pour semer la discorde… Pourquoi laisser traîner la régularisation administrative ? Peut-être pour engager les 4 yourteurs dans une démarche d'auto-pacification… Quoi qu'il en soit, la cinquième famille finira par déménager, dépitée.
Tel était le sujet du documentaire projeté à Bellac le 27 janvier dernier. On pouvait y voir le cynisme effronté de cet élu, ancien liquidateur du bassin minier de Saint-Etienne, apparemment nostalgique de ses exploits passés. Durant la discussion succédant au film, Barrière a encore déversé son discours hygiéniste…mais alors qu'il expliquait aux concernés qu'ils avaient finalement bien de la chance de ne pas être déjà expulsés, un homme a rétabli la balance. Descendant les marches d'un pas lent et assuré puis s'approchant du maire, il lui a servi sur un plateau (ou plutôt sur un moule) une crémeuse tarte en pleine poire. Les habitants des yourtes sont scandalisés, cet acte ruine leurs efforts de dialogue et de crédibilisation auprès de l'élu. Mais autour d'un bon buffet, le maire les rassurera : « Finalement, ça finit bien, toute cette histoire nous a rapprochés. » Ainsi se réconcilient ceux qui veulent une « alternative propre ». Tout cela paraît prometteur quant à la concrétisation du dernier projet de Barrière : un éco-village de yourtes…

Y'a le feu au PARC

Le Parc National des Cévennes, un dispositif

« On ne connaît un lieu que par connivence. La connivence enveloppe dans une complicité et la favorise. Sa sémiologie est secrète, diffuse, ambigüe, oblique. Au lieu d'extravertir le lien, elle le rend intime : entre des personnes, avec les choses comme avec les bêtes, avec une tonalité ou un paysage. »
François JULLIEN, ***Le pont des singes.***

Le sentier file vers la crête du mont Bougès, entre deux versants de montagne jetés de part et d'autre d'une pente qui dévale. C'est ici qu'une assemblée d'inspirés camisards s'était réunie en juillet 1702 avant de descendre libérer des frères prisonniers au Pont de Montvert. Et c'est à partir de ce même versant qu'ils ont couru mettre le feu à la bâtisse qui les avait retenus. Ils ont ainsi signé la fin d'un des tortionnaires les plus redoutables de la région, indicateur de l'intendant du roi, inspecteur des missions, inspecteur des écoles et inspecteur des chemins, l'abbé du Chaila. De là toutes les Cévennes allaient s'enflammer. Des troupes de soldats envoyés par Louis XIV tentèrent sans succès de mettre la main sur des bandes de plus en plus nombreuses qui, avec la complicité de la population, avaient su se rendre insaisissables.

« C'est pas nous qui sommes dans le parc, c'est le parc qui est chez nous »

Tu fais le pari que sur la ligne de cette crête, il y a encore des traces. Qu'elles sont présentes dans les maisons, les caches, la pierre, et que l'Histoire n'a pas encore totalement enfoui sous une chape de commémoration une certaine idée du conflit. Tu dis qu'ici dans les Cévennes, le geste camisard travaille toujours les cœurs. Et que s'il fallait retenir une idée des assemblées camisardes, ce ne serait pas tant la clandestinité que le désir de se réapproprier nos modes d'existence, de se les réapproprier en destituant le pouvoir. « Ne plus s'accommoder des temps mais prendre parti », écrivait l'un des leurs.

Tu me murmures que nous devons arracher une à une les couches d'un palimpseste que la civilisation a méticuleusement posé au-dessus de ces traces. Remonte le temps – la couche « liberté de conscience » – déchire encore – la couche « aménagement du territoire » – et au-dessous – la couche « tourisme ». Mais depuis les années 70, une lame de fond a restructuré toutes ces couches à travers une même idée crasse : la préservation de la nature. 2010 était l'année proclamée par les Nations Unies année internationale de la biodiversité, les parcs nationaux fêtent leur 50 ans d'existence, le Parc National des Cévennes a fêté ses 40 ans, ici à Florac, à l'occasion d'une rencontre internationale chapeautée par l'UNESCO et son programme *Man And Biosphère* : Guyane, Guadeloupe, Réunion, Mercantour, Écrins, Cévennes, Pyrénées, Port-Cros, Vanoise, et bientôt les Calanques…

La pensée de l'ordre mobilise le parc, l'idée de parc, comme dispositif. Comme dispositif de capture. De capture des vivants. C'est-à-dire qu'habité ou non, le parc est invariablement cet espace à la fois ouvert et fermé, réglé par une signalétique répondant aux flux des spécialistes et des touristes, un espace auquel se greffe tel ou tel axe routier et que quadrille un ensemble de normes et de rôles justifiant autant de patrouilles de surveillance. Un espace, en somme, qui mobilise tout un ensemble de savoirs, de mesures, de pratiques dont le but est d'intercepter, d'orienter, de déterminer non seulement les conduites, mais les affects des êtres. Ce dispositif implique certes le respect scrupuleux d'une somme d'interdictions (ne pas ramasser telle ou telle plante, construire selon les normes patrimoniales en vigueur, ne pas camper hors des sites prévus à cet effet, etc.) mais il intime surtout l'injonction de se présenter sous le bon angle, de se former à l'authentique, et de manager son gîte Panda avec le sourire.

Depuis les années 70, une même idée crasse : la préservation de la nature

Le dispositif parc se base sur une certaine *esthétique* qui neutralise ce qui lui résiste, non en l'anéantissant, mais en le livrant au regard de tous, grâce notamment à la promotion du patrimoine, à la préservation des sites exemplaires et à la protection des espèces. Ecomusées exposant les métiers d'autrefois comme autant de momies, lieux bien réels devenus d'intouchables cartes postales… S'il y avait une généalogie à faire de l'idée de préservation du paysage, ce serait celle d'une nature disposée comme objet de neutralisation, préparée par autant de jeux de couleurs et de mise en lumière, comme ces dispositifs qu'étaient les dioramas (panoramas animés) de Daguerre et qui faisaient fureur à Paris au milieu du XIXème siècle. Les flâneurs pouvaient entrer dans ce théâtre circulaire et visionner, comme s'ils y étaient, des paysages peints en trompe-l'œil, des scènes agencées de mondes pittoresques. Le diorama, comme lieu clos, était voué à disparaître, mais le tourisme l'a surpassé. Si aujourd'hui un « panorama » désigne un paysage, cela démontre bien qu'une idée de la nature propre à l'art a envahi la réalité. Cette nature-là n'est plus qu'un papier peint, n'instillant dans l'œil de celui qui la regarde que les affects propres au pathos esthétique, qui sont autant d'alibis au refoulement du conflit politique. Dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, un jeune couple se promène dans la forêt de Fontainebleau pendant les massacres de Juin 1848 : « Ah ! tiens ! l'émeute ! disait Frédéric avec une pitié dédaigneuse, toute cette agitation lui apparaissait misérable à côté de leur amour et de la nature éternelle ».
Il n'est pas étonnant de voir que de cette tendance à se déplacer partout en étranger-au-monde soit née l'industrie touristique et que de Fontainebleau soient sortis les premiers guides et cartes destinés aux nouveaux pèlerins de l'Empire. Aujourd'hui, comme pour enterrer définitivement l'histoire des vaincus, Fontainebleau a postulé au titre de patrimoine mondial de l'humanité, et a fait du PNC un de ses modèles.

La nature n'est plus le lieu où l'on vit, elle est ce qui nous environne. Perçue ainsi, elle constitue l'alibi sur lequel s'appuie l'argumentation des parcs. Un rapport récent du PNC indiquait que « la gestion de la biodiversité peut permettre d'entrer dans une phase pacifiée de l'histoire des parcs nationaux ». Mais cette phase n'est pas advenue, en témoigne la méfiance latente que manifestent les habitants à l'encontre du parc, « ceux du château » comme on dit ici. Méfiance qui est arrivée à un point tel que les auteurs de ce rapport en appellent à pas moins qu'un « nouveau contrat social ». Au vu de quelques phrases trouvées au hasard d'un cahier de doléances laissé à la disposition des habitants d'une commune de Lozère et concernant la nouvelle charte du PNC, leur contrat social, c'est mal barré. « Plutôt brûler ma ferme que de la laisser au parc », « Nous avons des armes », « Le feu ! », « C'est pas nous qui sommes dans le parc, c'est le parc qui est chez nous ». Que les parcs nationaux français aient d'abord été implantés en Algérie et à Madagascar comme terrains d'expérimentation juridique et militaire donne quelque raison à ce sentiment diffus qu'un parc, finalement, ce n'est pas un jardin botanique, mais bien une colonie.

Tu dis que tu étais venu ici, il y a quelques années, aider des amis paysans à brûler les genêts sur une de leurs terres d'altitude. On voit encore les restes noircis de quelques pieds au milieu des pierres et de la bruyère. Pratique ancestrale et trop polémique pour qu'à présent on ne la régule par des arrêtés préfectoraux. « Écobuage », ça fait plus propre. Parce que le feu, c'est l'incontrôlable par excellence. Comme pour un millier d'hectares en flamme dans le tout nouveau parc bling-bling de la Réunion, où c'est l'armée qui a dû intervenir au mois d'octobre dernier. Les habitants eux, dont le logis ne doit pas dépasser 81 m² selon les lois de ce parc, ont l'habitude d'être ravitaillés au sac à dos par une association caritative. « Les lois du parc c'est bon pour les oiseaux, pas pour nous », lance l'un d'eux. Une des opérations « coupe-feu » préventive qui aura dû être menée en Cévennes consistait à civiliser le paysan, c'est-à-dire le transformer en agent d'entretien du paysage, en prestataire de services labellisés. Désormais, le berger n'est plus celui qui traverse un territoire, il n'est plus le passeur de nouvelles, ni celui qui sait quelle murette s'est écroulée et qu'il faudra rebâtir, ni celui qui connaît les oiseaux non comme le naturaliste et ses appareils, mais parce qu'il les voit là, à telle ou telle saison, sous telle ou telle lumière du Causse ; le berger est devenu l'exploitant responsable, le bon gestionnaire. Ce n'est pas tant son métier qui a été anéanti que son rapport au monde.

Avec un peu de mélancolie, tu racontes qu'il y a 20 ans, quand le projet de barrage de la Borie vous arrivait sur la gueule, certains savaient encore comment riposter, comment mener une lutte : s'organiser ensemble, bloquer le chantier nuit et jour, démonter les avis du projet, empêcher à tout prix les engins de commencer leur besogne. Mais tu vois aussi l'échec que cela a représenté malgré l'abandon du projet, aucun désir commun n'étant venu transcender la fin de la lutte. Et puis je te parle encore du PNC qui se prépare à intensifier son régime et de la nouvelle charte qui doit être votée au Conseil d'État en 2011. Mais nous sentons qu'à nouveau la lutte s'objective devant nos yeux,

qu'elle se trouve piégée, comme si ce qui comptait c'était toujours autre chose que ce qu'on expérimente, ici et maintenant. Lutter contre, ré-agir, comme tant de fois, les étiquettes sont additionnées consciencieusement sur le tableau noir du militantisme. Volonté sans élan. Les doigts n'étreignent plus que des jouets vieillis dont il faudra se servir comme ceci ou comme cela, puis qu'il faudra ranger, toujours à l'endroit du retour à la normale.

Je pense à cet enfant sauvage, Victor de l'Aveyron, arraché à l'âge de douze ans des forêts des monts de Lacaune en 1800 et à qui un docteur humaniste avait tenté d'inculquer de force, au nom de la civilisation, quelque chose de ce processus de retour à la normale, quelque chose de cette objectivité. « Les divers objets et leur fonction respective que je lui présentais pendant des heures finissaient toujours par lui donner de l'impatience, tellement qu'il en vint au point de les cacher, ou de les détruire. C'est ainsi qu'après avoir longtemps renfermé dans une chaise percée un jeu de quilles, qui lui avait attiré de notre part quelques importunités, il prit un jour le parti de les entasser dans le foyer, devant lequel on le trouva se chauffant avec gaieté à la flamme de ce feu de joie. » Après six ans d'efforts, le docteur note, dans un rapport jugé assez important pour l'adresser au Ministre de l'Intérieur, que Victor est incapable de généraliser, il ne parvient pas au catégoriel, il reste attaché aux particularités, à « l'émeute de sa sensibilité ». Cette sensibilité, rétive à la pondération des affects, le rendait dès lors pour la société, irrécupérable.
Nous qui ne sommes pas des enfants sauvages, mais bien les enfants de cette civilisation, que voudrait dire, alors, nous rendre irrécupérables ?

Contrer un dispositif c'est trouver les moyens de le comprendre et de s'en défaire. Cela implique que là où l'usage normal commence à se déglinguer, là où le dispositif ne fonctionne plus, des connivences commencent à s'affiner collectivement, à gagner en intensité, à prendre de l'ampleur. Quelque chose de cette connivence est présent dans ce que le pays Ariégeois a connu en 1830 sous le nom de « Guerre des Demoiselles », et qui s'étala sur 45 ans : des troupes d'hommes grimés en femmes et armés de faux, de bâtons, de haches et de quelques fusils de chasse, apparaissaient là où on ne les attendait pas pour harceler les grands propriétaires terriens et leurs gardes forestiers qui avaient confisqué l'usage communal des bois. S'ils ont remporté des victoires c'est qu'ils savaient encore reconnaître dans la forêt le visage d'un univers de sorciers (*masc*) et de fées. Et qu'ils utilisaient ces forces non pour imiter quelque « armée de l'ombre », mais pour intensifier à travers le combat un langage commun.

Nous marchons vers la crête, vers ce qu'on appelle ici les trois fayards, de là justement où 60 attroupés avaient lancé leure première attaque, leur première camisade. L'Office National des Forêts a coupé les arbres lors du reboisement de 1909, mais ils ont depuis repoussé.
ONF, PNC...on ne se défait pas des instances de pouvoir sans être porteur d'une autre puissance. Une puissance n'agit et ne contamine que par le plus intime, le plus nourrissant, ce qui nous lie aux êtres, aux choses, au territoire. Ces liens ne nous sont appropriables que lorsque l'expérience dévisse de sa fonction normale, arrachée au dispositif qui la captait. Entamer les forces de ce qui nous fait face signifie donc expérimenter. Ce n'est pas là une question d'art de vivre : si on ramasse ou si on chasse, ce n'est pas pour analyser tel biotope ou réguler telle population, si on cultive ce n'est pas pour reproduire tel catalogue de variétés bio, si on retape des maisons ce n'est pas par goût du patrimoine, si on propage des gestes, ce n'est pas pour communiquer. C'est une question politique, vitale : profaner le dispositif.

Les masques armés

Le 30 janvier 1783, 33 individus masqués entrent dans le bourg des Vans (Cévennes du Bas-Vivarais) avec des fusils et des haches. Ils forcent la porte d'un homme de justice accusé d'avoir fait une fortune scandaleuse sur le dos des petites gens : 150.000 livres en quinze ans, dit la rumeur. Ils veulent le rançonner et entassent tous les papiers de son bureau dans un drap pour aller les brûler le long des remparts. Ils tirent encore quelques coups de fusil sur la maison d'un autre de ces « gens d'affaires », et s'évanouissent dans la nature. Ce n'était qu'un début. Un peu partout on s'agite. Durant le mois de février 1783 on voit surgir de tous côtés des groupes d'hommes armés et masqués, le visage noirci à la suie ou blanchi à la farine, et parfois déguisés en femmes. Ils agissent dans une trentaine de villages, de Joyeuse au nord à Saint-Ambroix au sud. Ils se disent membres de « la légion honnête du Vivarais », ou encore de « la bande anglaise ». Ils proclament que les procureurs les ont ruinés par des procès, qu'ils veulent les avoir « morts ou vifs », et qu'ils sont eux-mêmes « les procureurs des pauvres ». Un notable de l'époque écrit: « Si les choses continuent, la taille, les tributs royaux, les dîmes et les rentes ne pourront plus être perçus dans cette funeste contrée. Ceci devient une affaire de gouvernement. L'esprit de sédition est porté au point que je crains un attroupement général et une révolte. » Si l'on ne procède pas à un désarmement général des habitants, écrit-il encore, « il arrivera dans ce pays-ci des événements auxquels on ne devrait pas s'attendre dans un royaume policé, et qui semblent réservés pour des sauvages. » L'historien qui s'est penché sur cette révolte s'étonne, qu'à l'époque, on ne puisse distinguer entre le brigandage et la révolte.

Lignes d'erre

Au croisement d'une page presque blanche, quelques lignes d'erre, pour accompagner les parcours et les gestes des enfants autistes, ceux que Fernand Deligny a recueillis dans sa ferme cévenole.
Des lignes tracées depuis leurs errances quotidiennes pour faire voir ce que l'on ne regarde pas, faire apparaître la force et l'importance de ces gestes qui échappent habituellement à notre attention ou qu'on situe négativement du côté d'une agitation dépourvue de sens, inutilisable. Ici, au contraire, ces gestes sont inscrits dans un territoire qui n'est plus celui du déficit, mais celui de « l'agir », que Deligny compare parfois à des ornements baroques, à des variations, à des rituels.
Ces cartes donnent à percevoir tout à la fois « le mouvement interne et secret du lieu », « l'architecture souterraine d'un réseau », et un ensemble de formes aux parages de la folie, déjà dépositaires d'un autre « commun ».

Noyer l'panneau

Les traces de nos vies ont griffonné le pays en tous sens. Montagnes esquissées en points de rencontre, obstacles traversés de lignes déterminées, sentiers tracés d'un trait d'humour. Certains soirs, nous donnons à ces dessins-mémoire la forme de cartes. Les chemins y sont infinis et les bois y abritent des lacs sans fond. Quand nous nous sommes suffisamment enivrés des détails de cette géographie, nous sortons dans la nuit et battons la campagne.
L'autre soir, après quelque itinéraire incohérent, une intersection brise notre course. Un impudent, profitant du passage d'une auto, se permet alors de nous faire une leçon réfléchissante : « BIDACHE 20KM ». Ni une, ni deux, il est parti finir sa nuit dans le flot de l'Adour. Ici on n'aime pas les rabat-joie.

Notre-Dame-des-Landes : Habiter contre l'aménagement du territoire

La lutte contre le projet d'aéroport de la métropole nantaise (cf. numéros précédents) se poursuit : une dizaine de lieux sont occupés sur la Zone d'Aménagement Différé qui doit voir bientôt débarquer les bulldozers de Vinci. Samedi 7 mai, une manif-action est appelée pour occuper de nouvelles terres en vue de l'installation d'un projet agricole.
Départ de La Paquelais, au nord-est de Nantes, à 10h. Venir avec sa fourche et sa pioche.
Plus d'infos sur http://zad.nadir.org

RIO
maravill

Rio ville olympique, Rio ville de la coupe du monde de foot, cela semble possible. Rio ville propre pour l'occasion, débarrassée de ses pauvres et de ses balles perdues…voilà qui semble plus improbable. Mais comme toujours en pareilles occasions, c'est l'apparence qui se doit d'être sauve, ce qui importe : que Rio paraisse assainie aux yeux des téléspectateurs du monde entier, que la vue offerte depuis les fenêtres du village olympique soit une vue de carte postale. Bref, que Rio colle au plus près des fantasmes festifs qu'elle inspire, fantasmes préalablement lessivés de leurs revers de misère.

C'est notre réalité, tu peux pas comprendre… L'une après l'autre, les discussions que j'ai pu avoir à Rio de Janeiro sur *Troupe d'Elite 2*, le navet-national-qui-a-tout-explosé-au-box-office, se terminent sur ce constat : le Carioca – habitant de Rio – en a assez que sa ville soit arbitrée par narcos et policiers corrompus, alors quand un film vient montrer un héros improbable moulé dans un gilet pare-balles seyant qui dégomme des negros sous crack d'une main et tabasse des gros toubabs pleins de thunes de l'autre, forcément ça cartonne.

Tout le monde a vu le film, tout le monde en parle, et toujours cette phrase : tu peux pas comprendre, toi…pour nous, ce film, c'est notre réalité.

Toute ville porte son lot de fantasmes, et Rio de Janeiro, au juste et joli surnom de « cité merveilleuse » peut-être plus que toute autre. Comme toujours, il est difficile de juger si le cliché précède son imitation par le réel, ou *vice versa*. Rio, c'est la ville aux mille couleurs, aux filles en string, aux fêtes interminables. Pas faux. Rio, c'est la ville violente, aux attaques à main armée à tous les coins de rues, avec la police la plus corrompue du monde. Pas faux non plus.

La réalité de Rio ? Plus de six millions d'habitants. Une population richissime enfermée derrière des portiques blindés dans des « condominiums » et autres 4X4 protégés de tout. Et une population de pauvres qui habitent les *morros* (collines) qui surplombent la ville et qui se subdivise à l'infini, entre plus-que-misérables va-nu-pieds (littéralement) et *trabalhadores* (travailleurs) aux salaires plus ou moins fixes. Entre les deux, la « classe B », aspirante à la bourgeoisie, avec des salaires en perpétuelle dévaluation et une trouille au ventre constante. Le fantasme selon lequel le Brésil en général et Rio en particulier seraient exempts de racisme est l'un des mythes cariocas le moins fondé qui soit… Rio est raciste comme peu de villes au monde mais l'habitant de Rio s'en défendra toujours, arguant que le racisme ici n'est pas un racisme de couleur mais un racisme de classe, que si défiance il y a, elle est liée au niveau social.

La réalité de Rio ? Une des plaques tournantes du trafic de drogue en Amérique Latine. On trouve de tout, et c'est dans les favelas que ça se concentre. Riches bourgeois et *viciados* (accros) de tous types vont dans les *bocas* (bouches) pour acheter *maconha* (herbe), *po* (poudre/ cocaïne), héroïne ou crack aux petits et grands (re)vendeurs qui sont divisés en gangs. Le principal est le *Commando Vermelho*, le Commando Rouge, né au début des années 80 de la rencontre entre un groupe de narcos et quelques prisonniers politiques. Deux divisions ont suivi, qui ont détruit le rêve d'un contre pouvoir organisé : le *Tercero Commando*, Troisième Commando, puis le ADA, les Amis Des Amis. Les trois factions se divisent les favelas et le trafic dans la ville, avec guerres inter-gangs, invasion des *morros* et conquête des *bocas* les plus rentables, où meurent souvent des habitants qui n'ont rien à voir avec le trafic de drogue. En contrepartie, c'est très souvent le *dono*, le chef, qui pense les infrastructures à l'intérieur de la favela dont il domine le trafic. Dépendant de son orientation « sociale », il organisera canalisations d'égouts, espace de jeu pour les enfants, terrain de foot ou lieu de rencontre communautaire.

La réalité de Rio ? Des brèches laissées béantes par le pouvoir étatique ou fédéral dans lesquelles s'engouffrent le meilleur comme le pire de la débrouille.

Depuis l'annonce faite il y a de cela trois ans que Rio de Janeiro accueillera la coupe du monde de football ET les Jeux Olympiques (respectivement en 2014 et 2016), la ville est en plein émoi. Restructurations urbaines en pagaille, constructions, destructions, planifications, le tout sous la pression internationale qui cherche les garanties sécuritaires nécessaires à la tenue de ce type d'évènements et, forcément, celle des entités au pouvoir qui ne sauraient laisser au trafic et aux instances parallèles la manne pécuniaire démente qui se profile avec l'arrivée massive de touristes friqués.

La guerre civile n'a pas eu lieu, ou plutôt, elle continue en silence

Doucement, les régulations commencent à entrer en place. L'opération *choque de ordem* (choc d'ordre) a déjà commencé : des lois drastiques visant à freiner le commerce des *ambulantes* (camelots) et autres vendeurs à la sauvette. Tout matériel vendu sans permis sera saisi. Et puis, les pauvres c'est sale, ça pue et ça fait tache : dehors les pauvres ! Ou plutôt, pas dehors : pas dans la rue ni sous nos fenêtres, hors la ville, bien loin. Certaines associations de quartier se regroupent et prennent le relais des politiques gouvernementales pour virer les pauvres, sous les projecteurs des médias montrant le grand bond en avant du pays, son ticket d'entrée (enfin !) dans la cour des pays respectés et respectables, en un mot : développés.

Dans cette lutte contre la marge, le gouvernement a instauré une politique de « pacification » des favelas. Les Unités de Pacification Policière, les UPP, ont doucement pris le contrôle d'un *morro*, puis d'un autre. Ces unités singulières, une fois les *bocas* « prises » par les forces de l'ordre, une fois les trafiquants en fuite ou sous les verrous, restent sur place… Et là commence un travail de fond qui va de la protection civile à la création de diverses structures sociales.

Le tout encadré par la police. Et comme les flics de Rio sont notoirement sous-payés, ils deviennent vite de mèche avec le trafic. Les UPP ont donc été pour beaucoup incorporées par les *milicianos*, policiers organisés en mafias, qui avaient déjà dominé un certain nombre de communautés. Ainsi, le revenu du trafic des favelas « pacifiées » a été maintenu, juste réparti autrement… Mais – et c'est là l'une des grandes questions posées par ces pacifications – le « crime » visible a diminué. Les habitants des favelas sont pour la plupart en faveur de l'installation des UPP puisqu'elles garantissent une implication de l'État là où souvent il y avait très peu, voire aucune politique sociale.

La stratégie est simple et le scénario parfaitement maîtrisé : débarrasser les favelas des affrontements armés tout en maintenant le trafic en place, et regagner progressivement le contrôle social des *morros*, jusque-là abandonné au *dono* de chaque territoire.

C'est l'arrivée d'un nouveau contrat social : vous aurez l'eau, l'électricité, les transports en commun ; finis les règlements de compte entre *bandidos*, les balles perdues, la marginalisation. En (très) légère contrepartie, chacune de vos activités, habitudes, sera rigoureusement observée par l'UPP. Le gouverneur de l'État de Rio, Sergio Cabral, proche de la gauche de Lula au pouvoir depuis 2003, ne cache pas les réelles intentions d'une telle opération : « Nous fragilisons les marginaux ! Dans les quatre années qui viennent, toutes les communautés seront sous le contrôle de l'État ». L'opération permet de remettre de la transparence partout où le narcotrafic avait permis d'installer de l'opacité, sauf, bien entendu, dans le trafic lui-même.

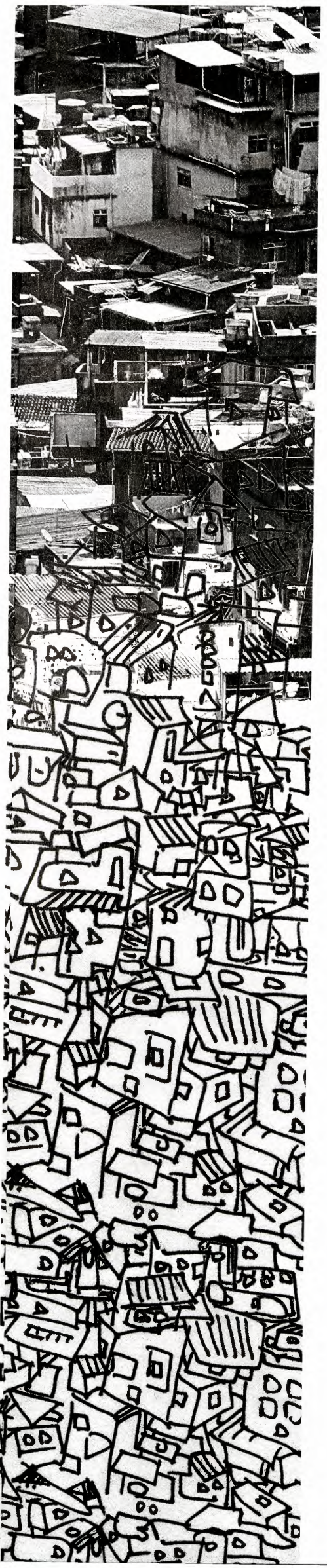
Et puis, toujours, le matraquage publicitaire aide à convaincre même les plus sceptiques, ces décisions sont travaillées et promues « d'intérêt national » par la Globo, premier média du pays (télé, journaux, radios).

Quand je suis arrivée à Rio, début Novembre, la ville en était là : une cité en train de se préparer à être l'objet de tous les égards et de tous les regards internationaux, où les forces en puissances se démenaient entre frictions constantes et périodes d'accalmies.

Et puis, ça a pété.

Les trois commandos de narcos se sont alliés, laissant de côté leurs différences pour être plus forts face à la police. Une lettre en forme d'appel

O lade hosa



à la rébellion contre les puissants et les riches a même circulé, évoquant l'union des frères en armes en lutte contre les PM (policiers militaires) et les bourgeois (personne ne semble connaître la véritable provenance de cette lettre, mais sa circulation dans les favelas atteste qu'il y avait une tentative de transformer la guerre du trafic contre la police en quelque chose d'autre qu'un simple concours de circonstances pré-Jeux Olympiques).

Pendant une dizaine de jours, les trafiquants ont semé la « terreur » dans la ville, brûlant voitures, bus, vans, etc., et laissant entendre qu'ils étaient capable de bien plus.

Les raisons sont inconnues mais mille suppositions ont été avancées. D'aucuns disent que la police demandait des « taxes » toujours plus élevées aux trafiquants de drogue et que les incendies urbains étaient une forme de protestation. D'autres avancent que la police mettait elle-même le feu ou que des policiers infiltrés en avaient donné l'idée pour pouvoir attaquer et imposer l'UPP avec l'appui de la population. Le fait est que la ville a subi un bras de fer de dix jours, où des molotovs flambaient, où des bus cramés empêchaient la circulation, et où les habitants de la Zone Sud (les quartiers plus riches de Rio) étaient terrorisés. Ironie pas tout à fait étonnante, le gros des attaques se passait en Zone Nord, moins surveillée et moins protégée. La grande majorité des voitures brûlées étaient des voitures de pauvres, sans assurances. Bref, si la lettre d'appel à l'union menaçait directement les riches, au final c'étaient les miséreux qui casquaient, encore. Ce qui a donné d'autant plus de légitimité à la police pour commencer sa répression : tout le monde, à commencer par les habitants des communautés, voulait voir des *bandidos* sous les verrous.

Très vite, il est apparu que la plupart des gamins (souvent mineurs ou archi-mineurs) appréhendés en ville molotovs en main venaient des favelas du complexe de l'Allemand, un regroupement de favelas immense, de près d'un demi million d'habitants, qui s'étend de l'aéroport international à la Zone Sud de Rio. L'Allemand, dominé par le *Commando Vermelho*, était considéré comme imprenable par sa taille et par sa densité. Mais, si l'on suit le *storytelling* policier, il fallait à tout prix braver les difficultés, tout mettre en œuvre pour la « reprendre » des mains des trafiquants.

Invasion de la favela, donc.

Pas seulement par la police. Des blindés de la Marine ont été réquisitionnés, toutes les troupes de choc et d'élite possibles et imaginables ont été mobilisées. Les trafiquants ont répondu par quelques voitures brûlées de plus, mais ils ont très vite été dépassés, ont fui, ont quitté les favelas de l'Allemand. Chaque épisode de ce programme télé sur mesure étant bien évidemment retransmis localement et nationalement par la Globo.

Et les images de cette guerre télégénique ont marqué. Il y a eu les voitures brûlées filmées en gros plan, les policiers mitraillette au poing répondant aux tirs des bandits. Il y a eu la fuite d'environ deux cents bandits qui sont passés de l'Allemand aux bois avoisinants. Il y a eu plusieurs mises en images, clichés immédiats : un drapeau brésilien flottant sur un toit de la favela de la Penha, une femme enceinte vêtue de blanc, avec le mot PAIX écrit sur son gros ventre, des tonnes de drogues saisies, des camions pleins d'armes, des gueules de présumés coupables, silencieux, des entretiens infinis avec des reporters en gilets pare-balles.

Pour cinq réais on pouvait acheter le DVD *Terror no Rio* (Terreur à Rio), surnommé Troupe d'Elite 3 par les *ambulantes*. Les disques, dont la jaquette rouge montrait le Christ Rédempteur, statue symbole en pierre de taille, les bras ouverts sur la ville, le torse vêtu d'un gilet pare-balles, ont presque dépassé les ventes du pirate de *Tropa 2*.

C'est allé très vite, mine de rien. Une explosion de confrontation, et puis TOUT VA BIEN écrit sur les murs et « vu à la télé ». Tout est rentré dans l'ordre. Tout s'est calmé. En apparence, bien sûr.

Il ne reste plus que deux favelas à pacifier dans la Zone Sud. La Rocinha, monstre en forme de ville dans la ville, détentrice d'un chiffre d'affaire *off* qu'on dit de trois millions par semaine. Et sa voisine, la plus petite Vidigal, déjà investie par des *gringos* et quelques *bacanas*, riches, qui a pour elle la plus belle vue de Rio. Pour l'instant, pas encore d'UPP en vue. Au moment de l'invasion de l'Allemand, beaucoup de *bandidos* se sont réfugiés dans ces deux derniers asiles. Au fil des semaines, les choses sont rentrées dans « l'ordre » et le trafic a repris. Mais la menace de l'UPP pèse. Certains l'attendent avec impatience, les trafiquants la craignent sans trop y penser. La conquête de ces deux dernières favelas ne se fera pas sans heurts et la police a peur de ce qui pourrait se passer quand les balles perdues arriveront aux fenêtres des riches qui entourent la colline de la Rocinha et du Vidigal. Une balle perdue n'a pas le même impact médiatique quand elle troue le cuir d'un sac Prada ou celui d'une gamine pauvre de quatorze ans.

Les bandidos sont dans la mimique du pouvoir

Comprendre la situation est malaisé. D'instinct, on est du côté des rebelles, bien sûr, de ceux qui défient la loi. Sauf qu'au fond, on se rend très vite compte qu'ils ont beau se placer à sa marge, les *bandidos* sont dans la mimique du pouvoir : soumission à une certaine idée de l'ordre, forcément mafieux. Sans parler de l'évidente connivence entre narcos et gouvernants, qui a fait tout le succès de *Tropa de Elite*, assumant la démagogie et son habituel refrain aigre : tous pourris, tous pourris. Angela énonce sur le ton du constat : « nous les pauvres, on a la supériorité du nombre mais ils ont les armes et une impunité totale pour s'en servir contre nous… Pour renverser véritablement le rapport de force avec la police, il faudrait que les pauvres s'allient aux trafiquants. » Ou plutôt, que les trafiquants s'allient aux pauvres et ça, ça ne sert à rien de l'espérer. Le trafiquant, tout ce qui l'intéresse c'est de faire son blé, et vite, puisqu'il sait que ses jours sont comptés.

Oui, à y regarder de plus près, c'est d'une tristesse et d'une banalité sans noms. La guerre civile n'a pas eu lieu, ou plutôt, elle continue en silence avec des vaguelettes imperceptibles. Il y a dix jours, Oito, le chef du Vidigal, a tué un homme sans autorisation, ni du boss de la Rocinha, ni de la police. Oito et dix de ses gardes du corps ont été tués, puis remplacés aux commandes des différentes *bocas* du Vidigal. Pour toute oraison funèbre, trois lignes et demie dans un torchon internet. Les nouveaux petits chefs en haut de la colline saluent avec les mêmes armes au poing et les mêmes mimiques affables, AK47 et grands sourires édentés.

C'est vrai qu'ils sourient souvent, les voisins en armes du Vidigal. Ceux qui ont remplacé les morts comme ceux croisés au bal du vendredi, un verre à la main, un flingue à la ceinture. Mon amie Cristiane me dit que, pour comprendre véritablement Rio de Janeiro, il faudrait que j'arrive à intégrer que la *felicidade* – joie, ou félicité pour être plus exact – n'est pas qu'un cliché, qu'elle fait vraiment partie intégrante du fonctionnement du Carioca, de sa manière de rencontrer le monde. C'est vrai qu'ici, malgré tout, on sait trouver le bonheur, même dans les pires moments. C'est dur d'écrire cela sans autocensure, sans s'accuser illico de la répréhensible fascination du riche pour le pauvre, forcément bêtement ravi, même depuis sa condition misérable. Mais plus ça va, plus je la vois, cette capacité à choisir la vie sur les pleurs, le meilleur dans le pire. Au-delà du cliché. C'est religieux, forcément. Ça inclut une forme d'aliénation, bien sûr. Mais cela contient aussi une force de libération, non ?

Selon Cristiane, je comprendrai cela avec le carnaval. « En France, vous avez les manifestations, c'est là où vous rencontrez votre communauté, c'est là où vous faites corps, où vous vous unissez les uns aux autres. Ici, c'est dans la danse, dans la fête effrénée que ça se passe. » Et forcément ça pousse au vide. On se retrouve pour chanter, danser, boire et manger, comme ces esclaves desquels après tout on est descendants : « on travaille toute l'année pour un moment de songe, pour incarner ce déguisement, de roi de pirate de jardinière…et tout se termine le mercredi. » (Tom Jobim) Ce n'est pas une excuse à l'apathie, insiste Cristiane, c'est une proposition d'explication de la contradiction primordiale : le Carioca pense à tout ce qui est train d'arriver à sa ville bien aimée, il peut même y être farouchement opposé. Mais selon mon amie, il préfèrera en discuter au bistrot, en rire accoudé au bar une bière à la main, plutôt que d'en faire quelque chose. La communion s'avère ici bien plus réelle dans ces moments festifs que dans les moments de bagarre.

On verra. Le carnaval approche à grands pas et toute la ville s'apprête à accueillir l'orgie annuelle avec l'habituelle effusion consensuelle de messages de paix, d'amour et de tolérance. Mais, mais…au vu de l'année particulièrement riche en événements (et en violences), quelques *blocos* (blocs de rue) ont déjà annoncé qu'ils allaient interpréter des chants contre les UPP et leurs cohortes de superflics tout de noir vêtus.

Affaire à suivre, donc.

RIO cidade maravilhosa

Rio ville olympique, Rio ville de la coupe du monde de foot, cela semble possible. Rio ville propre pour l'occasion, débarrassée de ses pauvres et de ses balles perdues…voilà qui semble plus improbable. Mais comme toujours en pareilles occasions, c'est l'apparence qui se doit d'être sauve, ce qui importe : que Rio paraisse assainie aux yeux des téléspectateurs du monde entier, que la vue offerte depuis les fenêtres du village olympique soit une vue de carte postale. Bref, que Rio colle au plus près des fantasmes festifs qu'elle inspire, fantasmes préalablement lessivés de leurs revers de misère.

C'est notre réalité, tu peux pas comprendre… L'une après l'autre, les discussions que j'ai pu avoir à Rio de Janeiro sur *Troupe d'Elite 2*, le navet-national-qui-a-tout-explosé-au-box-office, se terminent sur ce constat : le Carioca – habitant de Rio – en a assez que sa ville soit arbitrée par narcos et policiers corrompus, alors quand un film vient montrer un héros improbable moulé dans un gilet pare-balles seyant qui dégomme des negros sous crack d'une main et tabasse des gros toubabs pleins de thunes de l'autre, forcément ça cartonne.

Tout le monde a vu le film, tout le monde en parle, et toujours cette phrase : tu peux pas comprendre, toi…pour nous, ce film, c'est notre réalité.

Toute ville porte son lot de fantasmes, et Rio de Janeiro, au juste et joli surnom de « cité merveilleuse » peut-être plus que toute autre. Comme toujours, il est difficile de juger si le cliché précède son imitation par le réel, ou *vice versa*. Rio, c'est la ville aux mille couleurs, aux filles en string, aux fêtes interminables. Pas faux. Rio, c'est la ville violente, aux attaques à main armée à tous les coins de rues, avec la police la plus corrompue du monde. Pas faux non plus.

La réalité de Rio ? Plus de six millions d'habitants. Une population richissime enfermée derrière des portiques blindés dans des « condominiums » et autres 4X4 protégés de tout. Et une population de pauvres qui habitent les *morros* (collines) qui surplombent la ville et qui se subdivise à l'infini, entre plus-que-misérables va-nu-pieds (littéralement) et *trabalhadores* (travailleurs) aux salaires plus ou moins fixes. Entre les deux, la « classe B », aspirante à la bourgeoisie, avec des salaires en perpétuelle dévaluation et une trouille au ventre constante. Le fantasme selon lequel le Brésil en général et Rio en particulier seraient exempts de racisme est l'un des mythes cariocas le moins fondé qui soit… Rio est raciste comme peu de villes au monde mais l'habitant de Rio s'en défendra toujours, arguant que le racisme ici n'est pas un racisme de couleur mais un racisme de classe, que si défiance il y a, elle est liée au niveau social.

La réalité de Rio ? Une des plaques tournantes du trafic de drogue en Amérique Latine. On trouve de tout, et c'est dans les favelas que ça se concentre. Riches bourgeois et *viciados* (accros) de tous types vont dans les *bocas* (bouches) pour acheter *maconha* (herbe), *po* (poudre/ cocaïne), héroïne ou crack aux petits et grands (re)vendeurs qui sont divisés en gangs. Le principal est le *Commando Vermelho*, le Commando Rouge, né au début des années 80 de la rencontre entre un groupe de narcos et quelques prisonniers politiques. Deux divisions ont suivi, qui ont détruit le rêve d'un contre pouvoir organisé : le *Tercero Commando*, Troisième Commando, puis le ADA, les Amis Des Amis. Les trois factions se divisent les favelas et le trafic dans la ville, avec guerres inter-gangs, invasion des *morros* et conquête des *bocas* les plus rentables, où meurent souvent des habitants qui n'ont rien à voir avec le trafic de drogue. En contrepartie, c'est très souvent le *dono*, le chef, qui pense les infrastructures à l'intérieur de la favela dont il domine le trafic. Dépendant de son orientation « sociale », il organisera canalisations d'égouts, espace de jeu pour les enfants, terrain de foot ou lieu de rencontre communautaire.

La réalité de Rio ? Des brèches laissées béantes par le pouvoir étatique ou fédéral dans lesquelles s'engouffrent le meilleur comme le pire de la débrouille.

Depuis l'annonce faite il y a de cela trois ans que Rio de Janeiro accueillera la coupe du monde de football ET les Jeux Olympiques (respectivement en 2014 et 2016), la ville est en plein émoi. Restructurations urbaines en pagaille, constructions, destructions, planifications, le tout sous la pression internationale qui cherche les garanties sécuritaires nécessaires à la tenue de ce type d'évènements et, forcément, celle des entités au pouvoir qui ne sauraient laisser au trafic et aux instances parallèles la manne pécuniaire démente qui se profile avec l'arrivée massive de touristes friqués.

La guerre civile n'a pas eu lieu, ou plutôt, elle continue en silence

Doucement, les régulations commencent à entrer en place. L'opération *choque de ordem* (choc d'ordre) a déjà commencé : des lois drastiques visant à freiner le commerce des *ambulantes* (camelots) et autres vendeurs à la sauvette. Tout matériel vendu sans permis sera saisi. Et puis, les pauvres c'est sale, ça pue et ça fait tache : dehors les pauvres ! Ou plutôt, pas dehors : pas dans la rue ni sous nos fenêtres, hors la ville, bien loin. Certaines associations de quartier se regroupent et prennent le relais des politiques gouvernementales pour virer les pauvres, sous les projecteurs des médias montrant le grand bond en avant du pays, son ticket d'entrée (enfin !) dans la cour des pays respectés et respectables, en un mot : développés.

Dans cette lutte contre la marge, le gouvernement a instauré une politique de « pacification » des favelas. Les Unités de Pacification Policière, les UPP, ont doucement pris le contrôle d'un *morro*, puis d'un autre. Ces unités singulières, une fois les *bocas* « prises » par les forces de l'ordre, une fois les trafiquants en fuite ou sous les verrous, restent sur place… Et là commence un travail de fond qui va de la protection civile à la création de diverses structures sociales.

Le tout encadré par la police. Et comme les flics de Rio sont notoirement sous-payés, ils deviennent vite de mèche avec le trafic. Les UPP ont donc été pour beaucoup incorporées par les *milicianos*, policiers organisés en mafias, qui avaient déjà dominé un certain nombre de communautés. Ainsi, le revenu du trafic des favelas « pacifiées » a été maintenu, juste réparti autrement… Mais – et c'est là l'une des grandes questions posées par ces pacifications – le « crime » visible a diminué. Les habitants des favelas sont pour la plupart en faveur de l'installation des UPP puisqu'elles garantissent une implication de l'État là où souvent il y avait très peu, voire aucune politique sociale.

La stratégie est simple et le scénario parfaitement maîtrisé : débarrasser les favelas des affrontements armés tout en maintenant le trafic en place, et regagner progressivement le contrôle social des *morros*, jusque-là abandonné au *dono* de chaque territoire.

C'est l'arrivée d'un nouveau contrat social : vous aurez l'eau, l'électricité, les transports en commun ; finis les règlements de compte entre *bandidos*, les balles perdues, la marginalisation. En (très) légère contrepartie, chacune de vos activités, habitudes, sera rigoureusement observée par l'UPP. Le gouverneur de l'État de Rio, Sergio Cabral, proche de la gauche de Lula au pouvoir depuis 2003, ne cache pas les réelles intentions d'une telle opération : « Nous fragilisons les marginaux ! Dans les quatre années qui viennent, toutes les communautés seront sous le contrôle de l'État ». L'opération permet de remettre de la transparence partout où le narcotrafic avait permis d'installer de l'opacité, sauf, bien entendu, dans le trafic lui-même.

Et puis, toujours, le matraquage publicitaire aide à convaincre même les plus sceptiques, ces décisions sont travaillées et promues « d'intérêt national » par la Globo, premier média du pays (télé, journaux, radios).

Quand je suis arrivée à Rio, début Novembre, la ville en était là : une cité en train de se préparer à être l'objet de tous les égards et de tous les regards internationaux, où les forces en puissances se démenaient entre frictions constantes et périodes d'accalmies.

Et puis, ça a pété.

Les trois commandos de narcos se sont alliés, laissant de côté leurs différences pour être plus forts face à la police. Une lettre en forme d'appel à la rébellion contre les puissants et les riches a même circulé, évoquant l'union des frères en armes en lutte contre les PM (policiers militaires) et les bourgeois (personne ne semble connaître la véritable provenance de cette lettre, mais sa circulation dans les favelas atteste qu'il y avait une tentative de transformer la guerre du trafic contre la police en quelque chose d'autre qu'un simple concours de circonstances pré-Jeux Olympiques).

Pendant une dizaine de jours, les trafiquants ont semé la « terreur » dans la ville, brûlant voitures, bus, vans, etc., et laissant entendre qu'ils étaient capable de bien plus.

Les raisons sont inconnues mais mille suppositions ont été avancées. D'aucuns disent que la police demandait des « taxes » toujours plus élevées aux trafiquants de drogue et que les incendies urbains étaient une forme de protestation. D'autres avancent que la police mettait elle-même le feu ou que des policiers infiltrés en avaient donné l'idée pour pouvoir attaquer et imposer l'UPP avec l'appui de la population. Le fait est que la ville a subi un bras de fer de dix jours, où des molotovs flambaient, où des bus cramés empêchaient la circulation, et où les habitants de la Zone Sud (les quartiers plus riches de Rio) étaient terrorisés. Ironie pas tout à fait étonnante, le gros des attaques se passait en Zone Nord, moins surveillée et moins protégée. La grande majorité des voitures brûlées étaient des voitures de pauvres, sans assurances. Bref, si la lettre d'appel à l'union menaçait directement les riches, au final c'étaient les miséreux qui casquaient, encore. Ce qui a donné d'autant plus de légitimité à la police pour commencer sa répression : tout le monde, à commencer par les habitants des communautés, voulait voir des *bandidos* sous les verrous.

Très vite, il est apparu que la plupart des gamins (souvent mineurs ou archi-mineurs) appréhendés en ville molotovs en main venaient des favelas du complexe de l'Allemand, un regroupement de favelas immense, de près d'un demi million d'habitants, qui s'étend de l'aéroport international à la Zone Sud de Rio. L'Allemand, dominé par le *Commando Vermelho*, était considéré comme imprenable par sa taille et par sa densité. Mais, si l'on suit le *storytelling* policier, il fallait à tout prix braver les difficultés, tout mettre en œuvre pour la « reprendre » des mains des trafiquants.

Invasion de la favela, donc.

Pas seulement par la police. Des blindés de la Marine ont été réquisitionnés, toutes les troupes de choc et d'élite possibles et imaginables ont été mobilisées. Les trafiquants ont répondu par quelques voitures brûlées de plus, mais ils ont très vite été dépassés, ont fui, ont quitté les favelas de l'Allemand. Chaque épisode de ce programme télé sur mesure étant bien évidemment retransmis localement et nationalement par la Globo.

Et les images de cette guerre télégénique ont marqué. Il y a eu les voitures brûlées filmées en gros plan, les policiers mitraillette au poing répondant aux tirs des bandits. Il y a eu la fuite d'environ deux cents bandits qui sont passés de l'Allemand aux bois avoisinants. Il y a eu plusieurs mises en images, clichés immédiats : un drapeau brésilien flottant sur un toit de la favela de la Penha, une femme enceinte vêtue de blanc, avec le mot PAIX écrit sur son gros ventre, des tonnes de drogues saisies, des camions pleins d'armes, des gueules de présumés coupables, silencieux, des entretiens infinis avec des reporters en gilets pare-balles.

Pour cinq réais on pouvait acheter le DVD *Terror no Rio* (Terreur à Rio), surnommé Troupe d'Elite 3 par les *ambulantes*. Les disques, dont la jaquette rouge montrait le Christ Rédempteur, statue symbole en pierre de taille, les bras ouverts sur la ville, le torse vêtu d'un gilet pare-balles, ont presque dépassé les ventes du pirate de *Tropa 2*.

C'est allé très vite, mine de rien. Une explosion de confrontation, et puis TOUT VA BIEN écrit sur les murs et « vu à la télé ». Tout est rentré dans l'ordre. Tout s'est calmé. En apparence, bien sûr.

Il ne reste plus que deux favelas à pacifier dans la Zone Sud. La Rocinha, monstre en forme de ville dans la ville, détentrice d'un chiffre d'affaire *off* qu'on dit de trois millions par semaine. Et sa voisine, la plus petite Vidigal, déjà investie par des *gringos* et quelques *bacanas*, riches, qui a pour elle la plus belle vue de Rio. Pour l'instant, pas encore d'UPP en vue. Au moment de l'invasion de l'Allemand, beaucoup de *bandidos* se sont réfugiés dans ces deux derniers asiles. Au fil des semaines, les choses sont rentrées dans « l'ordre » et le trafic a repris. Mais la menace de l'UPP pèse. Certains l'attendent avec impatience, les trafiquants la craignent sans trop y penser. La conquête de ces deux dernières favelas ne se fera pas sans heurts et la police a peur de ce qui pourrait se passer quand les balles perdues arriveront aux fenêtres des riches qui entourent la colline de la Rocinha et du Vidigal. Une balle perdue n'a pas le même impact médiatique quand elle troue le cuir d'un sac Prada ou celui d'une gamine pauvre de quatorze ans.

Les bandidos sont dans la mimique du pouvoir

Comprendre la situation est malaisé. D'instinct, on est du côté des rebelles, bien sûr, de ceux qui défient la loi. Sauf qu'au fond, on se rend très vite compte qu'ils ont beau se placer à sa marge, les *bandidos* sont dans la mimique du pouvoir : soumission à une certaine idée de l'ordre, forcément mafieux. Sans parler de l'évidente connivence entre narcos et gouvernants, qui a fait tout le succès de *Tropa de Elite*, assumant la démagogie et son habituel refrain aigre : tous pourris, tous pourris. Angela énonce sur le ton du constat : « nous les pauvres, on a la supériorité du nombre mais ils ont les armes et une impunité totale pour s'en servir contre nous… Pour renverser véritablement le rapport de force avec la police, il faudrait que les pauvres s'allient aux trafiquants. » Ou plutôt, que les trafiquants s'allient aux pauvres et ça, ça ne sert à rien de l'espérer. Le trafiquant, tout ce qui l'intéresse c'est de faire son blé, et vite, puisqu'il sait que ses jours sont comptés.

Oui, à y regarder de plus près, c'est d'une tristesse et d'une banalité sans noms. La guerre civile n'a pas eu lieu, ou plutôt, elle continue en silence avec des vaguelettes imperceptibles. Il y a dix jours, Oito, le chef du Vidigal, a tué un homme sans autorisation, ni du boss de la Rocinha, ni de la police. Oito et dix de ses gardes du corps ont été tués, puis remplacés aux commandes des différentes *bocas* du Vidigal. Pour toute oraison funèbre, trois lignes et demie dans un torchon internet. Les nouveaux petits chefs en haut de la colline saluent avec les mêmes armes au poing et les mêmes mimiques affables, AK47 et grands sourires édentés.

C'est vrai qu'ils sourient souvent, les voisins en armes du Vidigal. Ceux qui ont remplacé les morts comme ceux croisés au bal du vendredi, un verre à la main, un flingue à la ceinture. Mon amie Cristiane me dit que, pour comprendre véritablement Rio de Janeiro, il faudrait que j'arrive à intégrer que la *felicidade* – joie, ou félicité pour être plus exact – n'est pas qu'un cliché, qu'elle fait vraiment partie intégrante du fonctionnement du Carioca, de sa manière de rencontrer le monde. C'est vrai qu'ici, malgré tout, on sait trouver le bonheur, même dans les pires moments. C'est dur d'écrire cela sans autocensure, sans s'accuser illico de la répréhensible fascination du riche pour le pauvre, forcément bêtement ravi, même depuis sa condition misérable. Mais plus ça va, plus je la vois, cette capacité à choisir la vie sur les pleurs, le meilleur dans le pire. Au-delà du cliché. C'est religieux, forcément. Ça inclut une forme d'aliénation, bien sûr. Mais cela contient aussi une force de libération, non ?

Selon Cristiane, je comprendrai cela avec le carnaval. « En France, vous avez les manifestations, c'est là où vous rencontrez votre communauté, c'est là où vous faites corps, où vous vous unissez les uns aux autres. Ici, c'est dans la danse, dans la fête effrénée que ça se passe. » Et forcément ça pousse au vide. On se retrouve pour chanter, danser, boire et manger, comme ces esclaves desquels après tout on est descendants : « on travaille toute l'année pour un moment de songe, pour incarner ce déguisement, de roi de pirate de jardinière…et tout se termine le mercredi. » (Tom Jobim) Ce n'est pas une excuse à l'apathie, insiste Cristiane, c'est une proposition d'explication de la contradiction primordiale : le Carioca pense à tout ce qui est train d'arriver à sa ville bien aimée, il peut même y être farouchement opposé. Mais selon mon amie, il préférera en discuter au bistrot, en rire accoudé au bar une bière à la main, plutôt que d'en faire quelque chose. La communion s'avère ici bien plus réelle dans ces moments festifs que dans les moments de bagarre.

On verra. Le carnaval approche à grands pas et toute la ville s'apprête à accueillir l'orgie annuelle avec l'habituelle effusion consensuelle de messages de paix, d'amour et de tolérance. Mais, mais…au vu de l'année particulièrement riche en événements (et en violences), quelques *blocos* (blocs de rue) ont déjà annoncé qu'ils allaient interpréter des chants contre les UPP et leurs cohortes de superflics tout de noir vêtus.

Affaire à suivre, donc.

Échange courtois

Georges Courtois, certains s'en souviennent peut-être, c'est ce moment de bravoure de décembre 1985 : accompagné d'Abdelkarim Khalki et de Patrick Thiolet, il prend en otage la cour du palais de justice de Nantes où il passait aux assises pour braquage. Il obtiendra un passage en direct sur FR3 pour dénoncer l'institution judiciaire. Bien avant l'épisode de Nantes, Courtois avait l'occasion, déjà, de dire tout haut ce qu'il pensait de la justice de son pays : suite à la condamnation d'un ami à la perpétuité, il écrit depuis la taule – où il est alors enfermé pour le casse d'une armurerie – au juge et au procureur qui ont officié pendant le procès. Ces lettres vaudront à leur auteur 2 ans de prison supplémentaires.

Monsieur le procureur-adjoint
Près le parquet de Nantes
Palais de Justice
44036 - NANTES

Angers, le 26 juin 1974

Objet:
Jugement exécutoire

Monsieur,

Tout d'abord, constatez l'honneur que je vous fais en vous donnant un nom d'homme. Ensuite, vous remarquerez que j'ai volontairement délaissé l'emploi de la majuscule pour m'adresser à vous, celui-ci étant à mes yeux exclusivement réservé à qui est digne et respectable ; vous ne l'êtes pas.

J'ai pu vous voir atteindre au sublime dans le rôle de guignol qui vous est dévolu, lors d'un procès de cour d'assises. Aussi, sans doute seriez-vous à votre aise, autrement que devant un tribunal, pour jouer les polichinelles à manches longues, au théâtre Graslin ; vous amuseriez ainsi la galerie sans faire de mal à personne, ce qui n'est pas négligeable, et, surtout, ne ridiculiseriez pas l'intégrité et l'objectivité qui sont de mise dans le cadre d'une affaire criminelle, ce faisant. Vous me répondrez que les rois avaient bien leurs bouffons, et que rien ne s'oppose à ce que la république ait les siens. C'est un point de vue...

La partie de la société que vous représentez est, vous ne l'ignorez pas, loin s'en faut, un immonde tas de fumier d'où vous émergez avec une remarquable aisance et un contentement de soi qui, l'une et l'autre, prêteraient à rire s'ils n'étaient tragiques.

Contrairement à ce que d'aucuns prétendent, le rôle que vous interprétez n'est pas à votre mesure: il est vous-même. C'est votre nature qui s'épanche, laissant libre cours à la barbarie et à la méchanceté vivant en vous à l'état latent. On y trouve réunis tous vos vices: hypocrite, menteur, hargneux, vil, lâche, répugnant ; j'en passe et des meilleurs. (L'âne de la médecine nantaise, je veux dire le dénommé LE BOUHRIS, vous en dirait certainement d'autres.)

N'auriez-vous pas un lien de parenté, même éloigné, avec le citoyen de triste mémoire, Fouquier-Tinville ? Probablement, je vous suppose quelque érudition, on vous aura enseigné combien il était tout ce que vous êtes vous-même, dont il est fait mention ci-dessus. Vous n'aurez pas manqué, avant d'emprunter la même voie que lui, de le qualifier, en votre for intérieur, du seul nom qui lui allait comme un gant: ordure. Ceci, du temps où vous étiez objectif. Vous ne l'êtes plus je le suis ; c'est la raison pour laquelle je vous le dis tout net, monsieur, vous êtes une ordure telle que l'on n'en fait plus ; le moule est cassé. En outre, j'ajouterai que, libre au procès de mon ami, je ne donnai pas cher de votre peau dans les heures qui suivaient ; vous auriez alors compris ce que ressent celui contre lequel on réclame la mort--ou la réclusion perpétuelle, mais n'est-ce-pas la même chose ?- et qui voit la sentence mise à exécution. Je dois dire, pour ne pas entacher la vérité, que votre procès eût été totalement dépourvu de tout le falbala dont on croit devoir entourer la condamnation d'un homme, et ce, je ne vous apprends rien, pour la rendre encore plus cruelle. Pourtant, je porte à votre connaissance que la paranoïa et le sadisme se traitent fort bien de nos jours, et vous conseillerais de profiter pleinement des capacités de la science en ce domaine.

Quoi, vous vous offusquez ? Ainsi, vous auriez le droit de traiter un homme d'assassin quand il n'a pas commis le crime qu'on lui reproche, et je n'aurais pas celui de vous dire ce que vous, vous êtes en vérité ? Vous pourriez mettre cet homme plus bas que terre, devant un public ébahi, ravi, et conditionné par la presse et tous autres artifices dont vous usez largement pour justifier votre ignoble conduite, et je devrais me taire ? Non, monsieur le Fourbe, la liberté d'expression n'est pas à sens unique, certainement pas. N'avez-vous pas honte de vous parfois ? Et votre femme ? Et vos enfants ? Qu'en pensent-ils ? Ne craignez pas de le leur demander.

Vous avez obtenu la condamnation de mon ami ? C'est fort bien monsieur ; aussi, nous reverrons-nous pour débattre de la vôtre.

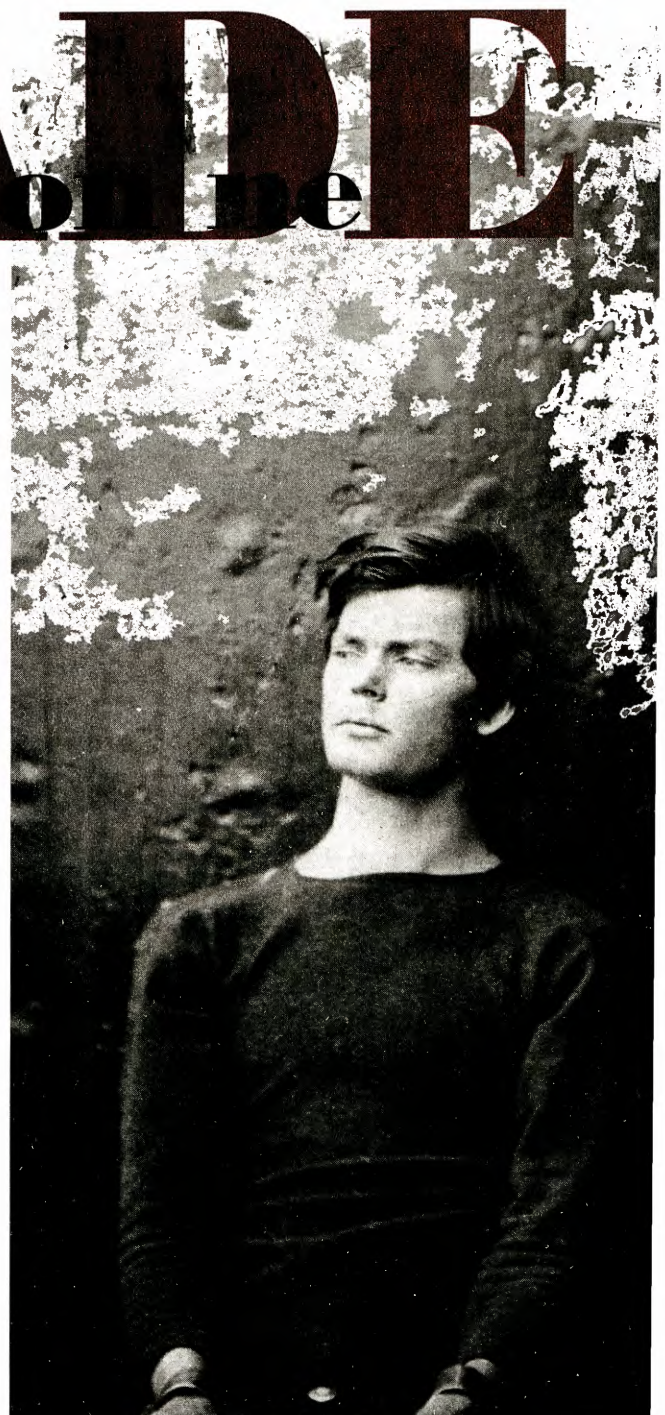
Dans l'attente...

Georges COURTOIS
PRISON D'ANGERS
1 PLACE OLIVIER GIRAN
49000- ANGERS

P-S: Les débats auront lieu dans une cave.

Dans une cellule vont s'ÉVADER

« L'acteur moderne n'existe qu'à travers des rôles. Il est célèbre du fait de prêter son visage à d'autres. Le hors-la-loi inversement conserve quelque chose de l'acteur du théâtre nô ***ou de la*** Commedia dell'arte ***qui s'exprime en masquant son visage, c'est-à-dire en oblitérant cette part de son individualité qui définit à l'extérieur son identité. Alors que l'incertitude de son moi ne cesse de hanter l'acteur, le hors-la-loi s'affirme en jouant avec les identités. »*** Alèssi Dell'Umbria, *R.I.P.*, Pepitas de calabaza Ediciones.



PERSONNAGES
Louis Dominique Cartouche, dit le Petit (1693-1721), Paris.
Théodoro Poli, Chef de la République des bandits de Limmone (1799-1824), Corse.
Louis Mandrin, dit Belle humeur (1725-1755), Savoie.
Jean Gourinchas, dit Burgou (1811-1895), Limousin.
Eugène-François Vidocq, dit Vautrin (1775-1857), Arras.
Pierre-François Lacenaire (1803-1836), Paris.

SCÈNE I

3 novembre 1979. Une petite pièce sombre. Poli, Burgou, Mandrin et Cartouche jouent aux cartes au premier plan. Au fond, Vidocq gratte du papier assis derrière un petit bureau submergé de dossiers. Rentre Lacenaire, il jette un journal sur la table.

Lacenaire : Messieurs ! Avez-vous lu les nouvelles ?
Poli : Fatalité ! Ils ont fini par l'avoir ?
Lacenaire, *s'asseyant* : Et je subodore même qu'il va sous peu nous faire l'honneur de sa présence.
Poli : Franchement, avec la réputation qu'il s'est taillée, je crois pas qu'il puisse y couper !
Vidocq, *sans lever la tête* : Bof ! Un braqueur de banque. Rien de plus.
Poli, *qui a récupéré le journal* : Tu rigoles mon flicard ? Juges, milliardaires, casinos... Non, non ! C'est une pointure. Et qui, pour ne rien gâcher, choisit ses clients. (*Vidocq lâche sa plume et se rapproche de la table.*)
Cartouche : Le client, moi je dis, c'est important. Quand j'étais encore Cagou[1] j'ai quitté mon quartier pour travailler sur l'Île de la Cité. Un nid de bourgeois, bien sûr, mais aussi de spéculateurs. Une fois rue de Quincampoix...
Vidocq, *juste derrière Cartouche qui saute* : Ouais on sait, le portefeuille de Dermott, un million trois cent mille livres, ton plus beau coup. Et alors ? Si vous vous en prenez aux riches, vous les bandits, c'est juste parce que c'est eux qui ont l'oseille. Et lui (*Il cherche un passage dans le journal, penché par dessus l'épaule de Poli.*) tout autant que vous autres. Ah ! Voilà ! « Que cherchez-vous en vivant comme vous vivez ? » Réponse : « L'argent. Je ne cherche pas d'alibi. Je ne veux pas rêver à vie. Dans un monde d'exploiteurs je n'exploite personne, mais je vais chercher la monnaie où elle est. » C'est on ne peut plus clair, il me semble.
Poli : Eh oh l'inspecteur, tu lis pas jusqu'à la fin : « ...Mais j'aime l'aventure aussi, j'aime le risque ». C'est une motivation, que tu ne peux quand même pas écarter d'un revers de la main.
Mandrin, *assis à coté de Poli, cherche dans le journal* : On dit qu'il a été dans les commandos parachutistes en Algérie...
Lacenaire : C'est aussi ce que j'ai entendu.

Patrice Brice / l'amour à main armée

En 1989, Patrice Brice ne pensait qu'à l'évasion. Trois portes de la prison de Rennes à faire sauter. Le problème était de récupérer le paquet d'un kilo de pentrite lancé de la rue dans une cour située à quelques mètres de sa cellule. En un mois, Patrice Brice élabora un véhicule gros comme un paquet de gauloises avec le moteur de son radiocassette, quatre bouchons de bouteilles d'eau et du fer-blanc de boîtes de conserves. « Recouvert d'une silhouette en carton et d'un morceau de couverture, il ressemble à un rat. Deux fils fixés à l'extrémité des roues arrières permettent de le diriger ». Une nuit, entre deux rondes, ce véhicule téléguidé, « dopé par deux piles de neuf volts couplées de manière à en produire 18 », et muni d'un crochet, récupère le paquet. Le lendemain, c'est la belle, à deux.

Michel Vaujour / Ma plus belle évasion

Armé d'un pistolet en savon « noirci au crayon et d'un coupe-ongles bricolé pour le cliquetis décisif », Michel Vaujour s'évade en 1979 en braquant le juge dans son bureau. Avant ce stade, il fallait franchir l'obstacle de la fouille : « depuis plus de six mois je m'étais exercé quotidiennement et discrètement à une petite chorégraphie que j'allais servir à ces messieurs les surveillants afin que l'arme dissimulée dans le double fond d'un slip spécialement aménagé échappe à leur vigilance. Tout en marchant, je me rejouais mentalement les pas de cette petite danse. Comme j'avais tant de fois répété cette chorégraphie, au simple appel de l'imaginaire elle s'amorçait déjà dans mes pieds, mes jambes, mon corps. »
Cette danse réussit à merveille. Il restait à convaincre les membres de l'escorte que le morceau de savon qu'il tenait dans sa main était plus dangereux que leurs armes véritables. Sa détermination fut décisive dans le face-à-face, et Vaujour s'esquiva.

Liabeuf

En 1909, l'ouvrier cordonnier Liabeuf, dit le Bouif, est emprisonné comme souteneur sur faux témoignage de policiers. En sortant de prison, il résolut de se venger de ses accusateurs. Ceux-ci, prévenus, tentèrent de l'arrêter, mais, armé d'un pistolet et muni de brassards de sa confection garnis de pointes acérées, Liabeuf livra bataille, tua l'un des agents et blessa les autres. Arrêté, il fut jugé, condamné à mort puis exécuté le 2 juillet 1910 à Paris.
Pour Liabeuf, cet ouvrier qui n'appartenait à aucun groupe politique, il y eut un journal pour soutenir que « dans notre siècle d'aveulis et d'avachis, il a donné un bel exemple [...]. Tous les jours, les magistrats, avec une légèreté, une inconscience ou une férocité sans noms, dans des jugements rendus le cœur léger et par-dessus la jambe, promènent la ruine, la douleur, le déshonneur dans les familles ; avez-vous jamais ouï qu'une seule de leurs victimes se soit vengée ? »
Pour Liabeuf, une ville s'est soulevée la nuit de son exécution pour l'arracher à la guillotine. Victor Serge raconte : « la nuit de l'exécution, des foules disparates venues de tous les faubourgs, de toutes les barrières hantées par le crime et la misère », convergèrent vers le lieu de l'exécution, au pied d'un mur extérieur de la prison de la Santé. « Pendant des heures, ce fut une bataille sur place, les charges de police nous refoulant mal, dans l'obscurité vers des rues latérales, d'où les flots de foule dégorgeaient de nouveau l'instant suivant [...]. Il y eut beaucoup de coups et un peu de sang – un agent tué » (un inspecteur de la sûreté, membre de la brigade chargée de la surveillance des anarchistes). Mort saluée en ces termes par le journal *La Guerre Sociale* (dont le directeur Gustave Hervé venait d'être condamné à quatre ans de prison ferme pour sa vigoureuse défense de Liabeuf) : « nous présentons nos condoléances bien sincères au mouchard qui, lancé comme une bête fauve sur les manifestants, a été arrêté net au premier mot du citoyen Browning ».
Pour Liabeuf, une réunion se tint à Prague dans un club révolutionnaire. Kafka y assistait et fut interpellé à cette occasion, puis libéré contre une amende.
Pour venger Liabeuf, des agents sont attaqués au couteau ou au révolver tous les jours de la semaine suivant son exécution.
Ainsi le 4 juillet, « Léontine Serdon, fille publique, entaille à l'arme blanche le flanc gauche » d'un indic. Dans la bagarre, une autre prostituée arrache l'oreille droite d'un brigadier, à coup de dents. Toutes deux déclarent avoir voulu « venger le Bouif ».

PAS

Il n'y aurait là rien d'étonnant. Le gang des tractions avant, Jesse James, Dominique, moi-même... Tous les plus grands sont passés par l'armée. Nous y avons pris goût aux armes, à l'aventure...
Vidocq, *retourne à son bureau et ouvre un dossier* : Sauf que je vois là que t'as quand même déserté deux fois, Monsieur l'aventurier.

Lacenaire se lève, mais Poli le retient.

Poli : Arrête ! C'est une fierté de déserter leurs bataillons. Pour moi, c'est comme ça que tout a commencé ! D'ailleurs notre ami para n'est pas spécialement tendre avec celle qui a fait son éducation, écoute : « À vingt ans, elle m'avait envoyé faire sa guerre au nom des libertés, oubliant seulement de me dire que par mon action j'entravais celle des autres. Cette société s'était servie de moi, elle m'avait rendu à la vie civile sans se soucier des séquelles que cette guerre avait laissées dans mon psychisme. J'allais donc lui faire payer le prix de ce qu'elle avait détruit en moi. »
Mandrin : Ça c'est bien envoyé ! C'est le retour de bâton, ceux que l'armée ne parvient pas à casser deviennent parfois de dangereux rebelles. Moi, c'est Bélissard, un ancien militaire, qui m'a appris les rudiments de la contrebande.
Cartouche : Sûr ! Les bidasses, c'étaient mes meilleures recrues. Après la paix d'Utrecht, les démobilisés refluaient en masse sur Paris. Après une formation dans les carrières de Montmartre[2], beaucoup rejoignaient mon armée du crime.
Burgou, *se met au garde-à-vous* : « L'armée du crime ? Nein danke, mein général ! » Nous, si nous volions, c'était justement parce qu'on voulait ni obéir ni trimer pour quiconque. Nous gardions nos vies d'avant, maçons le jour et voleurs la nuit. Nous improvisions nos coups dans les auberges, puis nous nous retrouvions à la même table pour partager et jouir de notre gain, sans chef ni discipline.
Cartouche, *avec un rire moqueur* : Vous n'auriez pas tenu trois jours à la capitale. Les archers étaient sur les dents, les mouches fouinaient partout. Ma tête était mise à prix, je devais me grimer et me déguiser en permanence.
Poli, *qui tout ce temps a continué à feuilleter le journal* : T'as vu les photos, là ? (*Burgou, Lacenaire et Mandrin se rapprochent.*) Question déguisement, notre gars n'est pas mal non plus.
Cartouche, *indifférent* : Ouais, enfin moi j'avais également mes hommes qui parcouraient la ville avec des habits cannelle identiques aux miens, pour fausser les pistes. Et puis, moi j'avais de fausses identités qui m'ont souvent permis d'éviter le pire.
Poli : Eh ! À croire qu'il a tout copié sur toi, regarde, (*lui montrant le journal*) il avait une fausse carte de flic.
Vidocq, *du fond de la pièce* : Quel grade ?
Poli : Commissaire ! Tant qu'à y être.

Une sonnerie retentit.

SCÈNE II

Dans une cour fermée entourée de grands murs, Burgou, Lacenaire, Cartouche et Vidocq marchent en rond. Ce dernier porte un gros dossier sous le bras.

Burgou : Eh bien, notre braqueur vient de se faire de nouveaux admirateurs. C'est bien la première fois que Théodoro et Belle humeur ne descendent pas.
Cartouche : Putain, à chaque nouvel arrivant c'est la même ! Ça me fait mal ! Ce que je donnerais pour avoir encore une peau à risquer, pour pouvoir tenter le destin, provoquer les puissants... Je vous ai déjà raconté la fois où en pleine rue, par hasard, je tombe sur le Régent et sa suite ? Impossible de résister ! Je me suis approché de lui discrètement...
Vidocq : Oui, et tu lui as embarqué la poignée de son épée, qui ne valait pas un clou. Alors tu lui as renvoyée avec le mot : « Au premier voleur du royaume, qui a tenté de faire du tort à Cartouche son confrère ». Tu radotes Louis-Dominique.
Burgou, *pensif* : Moi c'est la vie en bande qui me manque, les bouffes, les saouleries et la rigolade. Une fois, Combart, l'aubergiste, nous apprend qu'un récent veuf de la commune dispose d'une grosse somme en numéraire. Sa veuve, nous la connaissions tous, une grenouille de bénitier, aussi riche que jalouse, et qui lui avait fait promettre de lui payer régulièrement des messes pour son salut. Le type n'en faisait rien, bien sûr. Alors un soir comme nous savions qu'il en pinçait pour une de nos amies, on demande à celle-ci de se rendre chez lui. Vous voyez la suite. Nous avons attendu qu'ils fassent leurs affaires puis Chénédias est entré en hurlant dans la chambre avec un drap sur la tête. Il lui a dit comme ça (*voix de fausset*) : « je suis ta femme » et a commencé à le réprimander. Le gars tout tremblant a lâché 300 francs au fantôme pour qu'il puisse quitter le purgatoire ! Qu'est-ce qu'on s'est marré, nom de dieu !
Lacenaire : Ça manque de poésie, mais les exploits de ce genre sont essentiels car ils servent d'exemple. Le peuple a besoin d'exemples, à un crime succèdent d'autres crimes, et nous sommes de ceux qui initient. (*Brandissant sa canne*) Je n'ai que mépris pour les gredins sans cervelle qui ne pensent qu'à s'enrichir, à boire et à jouer !
Vidocq : Ne joue pas les puristes, Lacenaire, lorsque tu grappillais les couverts en argent dans les restaurants, c'était pour servir d'exemple, peut-être ? (*Il ouvre et consulte un dossier.*) Et je me suis laissé dire que si t'étais fauché dans ta jeunesse, le trente-et-quatre n'y était pas pour rien...
Burgou : Ben oui, et alors ? On aime tous boire et jouer. D'ailleurs depuis qu'on est ici, nous, on passe notre temps à ça. Toi, ça ne t'a jamais tenté, perdreau ?
Vidocq : Mais je n'ai aucune honte à l'avouer, très cher. Après le coup de la roulante[3] j'ai tout perdu au banco et en un soir !
Cartouche : En tous cas, après on t'y a plus repris, hein, mon salaud ? Le grippe-sou de la contrebande qu'ils t'appelaient tes collègues belges. Toujours mettre de côté, jamais payer un coup aux copains.
Burgou : Nous, on en avait un comme ça dans la bande : Mandon-Léger, le tenancier de l'auberge de Cussac. Il ne prenait jamais rien sur les prises elles-mêmes, mais lors des parties de table où nous partagions le butin, avec force liqueurs, il nous gagnait toujours une fameuse somme aux cartes. Jamais il ne dépensait rien. C'est bien le seul à ne pas avoir fini sans un rond.
Cartouche, *sortant un jeu de carte* : En parlant de ça, une petite partie ?

SCÈNE III

Pendant ce temps là. Même pièce que pour la scène I. Poli et Mandrin, toujours absorbés dans la lecture du journal.

Poli, *sans lever la tête* : Putain se faire arrêter en payant le champagne, quelle classe quand même...
La voix de Vidocq, *avec beaucoup d'écho* : Une minute de gloire, des années de taule.
Poli, *sans prêter attention* : « À son procès il annonce qu'il va s'évader et jette un moulage des clefs de ses menottes en plein milieu du tribunal. Un an après, il est dehors. »
La voix de Vidocq : Deux ou trois évasions c'est du p'tit bois ! Personnellement, j'en ai plus d'une dizaine à mon actif : Arras deux fois, Lille deux fois, Douai deux fois, et puis Bicêtre, Versailles, la Force, le bagne de Brest, celui de Toulon...
Mandrin : N'empêche que lui, une fois dehors, il laisse pas tomber ceux qui sont restés dedans, écoute : « une chose est certaine : je fais le serment de faire fermer tous les Quartiers de Haute Sécurité. J'en donne ma parole d'honneur. Je n'abandonnerai pas les gars qui sont là-dedans. Je sais que la plupart ne m'aiment pas. Je ne me fais aucune illusion à ce sujet, mais je les ferai fermer. »
La voix de Vidocq : Des mots tout ça !
Mandrin : Des mots ? « Évadé le 21 août avec Jean-Paul Mercier de l'Unité Spéciale de Correction du pénitencier de Saint-Vincent, Canada, ils reviennent le 3 septembre avec un vrai arsenal, et tentent de faire évader les autres détenus. L'aventure finit en fusillade avec la police mais une polémique est lancée, qui va aboutir à la fermeture de l'USC. » Ah ! Ça me rappelle la joie quand nous pénétrions dans les prisons des villes prises. On libérait les déserteurs, les victimes de la ferme...
Poli : Arrête un peu avec ton imaginaire de Robin des bois à la manque. Tu vois des justiciers partout. Lui, s'il s'est attaqué aux taules et aux QHS, c'est avant tout parce qu'il était le premier concerné. Il y avait été et avait de bonnes chances d'y retourner. Va pas chercher le midi à quatorze heures. C'est de la vengeance, un point c'est tout.
Mandrin : Et alors ? Qu'est-ce que ça a d'incompatible ? Moi, les fermiers généraux[4] avaient ruiné ma famille, fait tuer mon frère et mon meilleur ami et me promettaient moi-même à la mort. Lors de mes six campagnes contre eux, j'ai découvert que ma vengeance coïncidait avec une injustice subie par toute une population.
Poli : Je comprends, chez nous aussi les habitants font souvent appel aux bandits pour laver une offense faite à une femme ou un problème lié à l'exploitation de la forêt. En contrepartie, nous, on défend notre refuge, et là je parle autant de la forêt que de la femme. Comme le dit votre Flaubert : « dans ce pays, un bandit est le plus honnête des hommes ».
Mandrin, *outré* : Mais non ! Pas du tout, moi ça n'avait rien à voir avec vos pratiques de maffiosi, mon action était l'incarnation d'une révolte, une...

Burgou, Lacenaire, Vidocq et Cartouche rentrent, ce dernier hilare, porte un énorme tas d'allumettes.

Burgou, *à Lacenaire* : Quand même, je me demande comment il fait…
Vidocq : Alors les deux groupies, on badine ? (*ouvrant un dossier*) On m'a transmis tantôt une information croustillante quant à votre petit protégé. Michel Ardouin, son complice lors de l'évasion de Compiègne, clame à qui veut l'entendre que votre braqueur était grand amateur de Cointreau.
Tous : Oh !
Poli : C'est bas ! Décidément, les bons complices ne se trouvent plus. Il n'y a plus qu'en la famille qu'on puisse avoir confiance.
Burgou : On ne peut pas se fier à ce milieu. Nous, si nous avons tenu si longtemps c'est que nous avions tout le pays derrière nous. Nous appelions ça « la revanche des petits ». À l'époque les témoignages étaient décisifs et quand nous tombions c'était toute la région qui venait nous couvrir à la barre.
Poli : Je comprends ça, nous vivions quelque chose de similaire avec les bergers. Nous défendions leurs intérêts et en retour ils nous ravitaillaient et nous occupions leurs cabanes.
Vidocq : C'est quand même l'un d'eux qui t'a donné, non ? Peut-être d'ailleurs parce qu'on te voyait trop avec sa femme… Mais tu sais, Théodoro, t'es pas le seul à avoir reçu un coup de couteau dans l'dos. Toi Cartouche, c'est le Lorrain[5] qui t'a fait poisser. Et toi-même, tu ne t'es pas trop gêné pour balancer toute ta bande quand tu as vu qu'ils ne venaient pas à ton secours sur la roue. Quant à Burgou le provincial, il n'a guère fait mieux, il me semble. Je ne parle même pas de Monsieur Pierre-François, qui a manqué de se faire rosser à la Force. C'est sûr que les détenus n'aiment pas beaucoup les balances...

Lacenaire saute sur Vidocq.
Rideau

SCÈNE IV

Même pièce, les six. Lacenaire a un énorme cocard.

Mandrin : Allons ! Allons ! Si les fins sont souvent tragiques elles n'effacent en rien l'adhésion du peuple à notre geste.
Vidocq : Parle pour toi, camarade contrebandier. Je ne vois pas vraiment « l'œuvre sociale » de Lacenaire, le bourgeois qui tue les pauvres, ou de Burgou qui cambriole des fermiers et des petits commerçants. Quand à notre futur nouvel arrivant, ses coups, ils les faisaient tous pour sa pomme, non ? Je vois pas où elle est la lutte des classes, là !
(*Parlant tous en même temps*) **Burgou** : On a quand même fait les baraques du maire et du juge de paix. **Poli** : Les curés étaient les sangsues de l'île. **Lacenaire** : C'est la société que je visais. **Poli** : Je n'avais rien à voir avec les Parcittore[6].
Cartouche : Fermez-là ! (*silence*) Mon pauvre Vidocq, je me demande décidément ce que tu fous ici avec nous. Il s'avère que nous nous passionnons pour une toute autre forme de « classe ». Je vais t'en raconter une : un jour, je croise un drapier sur le pont neuf. Criblé de dettes, le gars allait se suicider...
Vidocq : Oui, je connais. Tu lui donnes l'argent, et le lendemain tu rançonnes ses créanciers quand ils ressortent de chez lui les poches pleines. Moi j'appelle ça de la perversion.
Mandrin : Cette perversion, comme tu dis, c'est ce qui suscite l'affection et l'adhésion du peuple.
Poli : Comme notre futur colocataire qui a été élu homme de l'année par Paris Match.
Vidocq : La renommée, la reconnaissance. Votre consécration c'est votre condamnation à mort.
Cartouche : Mais le tragique nous immortalise. Nous survivons dans la légende et dans l'art. Pas même mort, on me portait déjà au théâtre, on narrait ma vie dans des poèmes, et aujourd'hui dans des films.
Vidocq : Ah ah ah ! Tu t'es vu avec la tête à Belmondo culbutant Claudia Cardinale ! Vous me faites marrer, vous les bouseux des rues, avec vos grandes références. Toujours à envier, à baver devant les puissants, les artistes, tout un milieu qui se sert de vous, mais au fond vous méprise.
Poli : Lui il ne tombe pas dans ce panneau (*lisant*) « certains vont faire de moi un héros alors qu'en fin de compte, il n'y a pas de héros dans la criminalité... ».
Vidocq : Le pompon revient quand même au pauvre Lacenaire qui rêvait d'une carrière littéraire mais qu'aucun éditeur ne voulait, sauf après sa mort, bien sûr !
Lacenaire, *renversant les chaises* : Ce coup-ci, vous allez m'en faire raison ! (*Il sort deux pistolets.*)
Burgou, *mollement* : Sois pas con, tu sais bien qu'ici ça ne sert à rien. En plus, tout le monde sait que tu truques tous tes duels.
Mandrin, *reprenant en main le journal* : En tous cas notre gaillard, héros ou pas, ce n'est pas demain que les gens d'en bas l'oublieront. Il va nous tenir compagnie un bon moment.

1. Voleur solitaire dans les cours des miracles.
2. Plusieurs salles d'entraînement étaient installées dans les cavernes de Montmartre. Certaines avec des mannequins garnis de grelots qu'il fallait détrousser sans bruit, d'autres pour le maniement des armes, d'autres encore pour s'exercer au vol des poignées d'épées dont il fallait faire craquer la lame dans son fourreau sans que son propriétaire ne s'en aperçoive.
3. L'administration (y compris militaire), après la Révolution Française, est tellement désorganisée qu'une bande parvient à entretenir pendant des mois un faux corps d'armée – la roulante. Ils se présentent comme des officiers réquisitionnant logis, alimentation et autres nécessités aux notables, en échange de bons contrefaits. Vidocq y aura un grade de capitaine.
4. Entreprise privée avec sa milice, ses lois et ses tribunaux, chargée sous le règne de Louis XV de lever les impôts sur le tiers-état – notamment en ce qui concerne le sel, le vin, le tabac, les produits du sol et les tissus.
5. Gruthus du Chatelet selon les versions de la légende : bras droit, chef d'une autre bande ou ex-chef de la bande à Cartouche.
6. Littéralement collecteurs de taxes. Truands sans foi ni loi, spécialistes de l'extorsion.

70's. Bouche fermée, les mouches elles rentrent pas

Lundi 17 janvier, Jacques Cassandri dit le tondu, 67 ans, est interpellé à Marseille. Le juge Duchaîne prétend qu'il est l'auteur du livre *La vérité sur le casse de Nice* édité sous le pseudonyme « Amigo ». L'auteur y révèle, entre autres, que Spaghiarri ne serait en rien le « cerveau » du célèbre casse de juillet 1976 au cours duquel près de 50 millions se firent la malle de la Société Générale par les égouts. Le célèbre « Albert » n'aurait fait qu'apporter l'affaire et n'aurait rejoint l'opération qu'au moment final, pour pénétrer dans la banque elle-même. L'auteur, par contre, soucieux de « rétablir la vérité », raconte avec force détails les travaux de forage et de déblaiement sous la ville. La justice, elle aussi très à cheval sur « la » vérité, bien qu'entravée par la prescription des faits eux-mêmes, a trouvé le biais du recel pour coller Cassandri sous les verrous. Il est toujours périlleux de vouloir retoucher la légende de son vivant.

80's. Jacques Balutin contre Postiches

Début des années 80, le gang des postiches braque et casse en série les banques parisiennes. Pendant qu'une équipe ouvre les coffres des particuliers au sous-sol, une autre, à l'étage, s'occupe du personnel et réceptionne les nouveaux clients. Ils tiennent ainsi les banques souvent plus d'une heure. Un jour, un type s'agace : « laissez moi sortir, je dois jouer là, je vais être en retard », le mec n'a «peur de rien et n'en a rien à foutre, ni des armes, ni du hold-up, prêt à tout pour aller sur les planches, en colère et insupportable ». Ce type c'est Jacques Balutin, célèbre comédien ayant joué dans Cartouche et Arsène Lupin, habitué aux rôles de petites frappes. Il finira livide, ramené à la réalité par une descente musclée dans la salle des coffres. Interrogé vingt ans plus tard à propos de cette mésaventure, l'intéressé dit ne se souvenir de rien.

90's Le retour de Cartouche

Fin janvier 1996, Laurent Blachart, lycéen de terminal S, et ses deux complices de 19 et 16 ans attaquent à main armée et à visage découvert une agence du Crédit Mutuel de Souffelweyersheim (agglomération strasbourgeoise). Ils raflent 60.000 francs et prennent la fuite. Derrière eux, ils laissent un court texte, proprement calligraphié à l'encre bleue sur une copie d'écolier et signé Dominique Cartouche.

Depuis qu'il ont vu un film sur le bandit du XVIII[ème], Laurent et ses copains enchaînent les coups : au minimum deux attaques contre des stations-service, deux contre des pharmacies et le braquage d'un bureau de tabac. Ils laissent derrière eux divers textes : « La maturité n'est qu'un masque du monde qui évide et qui tue. Place à l'incohérence, à l'instable, au chaos. L'adulte est mort. » Ou encore: « Ni famille, ni amis, tout par les morts me parle. »

« Mon rêve était de monter en haut de la cathédrale et de lancer de l'argent aux pauvres », explique Blanchart après le braquage du Crédit Mutuel aux enquêteurs un peu étonnés de découvrir la personnalité du trio. « Tous font des études, appartiennent à des familles apparemment sans problèmes et ne s'étaient jamais fait remarquer jusqu'ici. Ils ne sont pas non plus toxicomanes. La seule chose que nous ayons pu retrouver, pour un seul d'entre eux, est un vol de bicyclette à l'âge de 10 ans. »

La Rage et la GRACE

Le souffle du flamenco

Dans l'arrière-salle d'un café cantante, des aficionados[1] frappent le rythme avec leurs mains, accompagnant La Nina de Los Peines, une chanteuse de flamenco de Cadix. Lorsqu'elle achève une longue phrase, un Olé! collectif, mat et discret se dégage, comme pour l'encourager.

L'assemblée entière est tendue vers l'émotion qui arrive avec le duende. Elle « chantait [...] de sa voix d'ombre, d'étain en fusion. Pourtant rien ne se passait ; pas le moindre effet. L'assemblée ne réagissait pas. [...] Alors elle s'est levée comme une folle, pliée en deux comme une pleureuse médiévale, a avalé d'un trait un grand verre d'anis de Cazalla, brûlant comme le feu, et là elle s'est rassise pour chanter sans voix, sans souffle, sans nuances, la gorge en flammes, mais...avec duende. Elle avait réussi à tuer tout l'échafaudage de la chanson pour laisser place à un duende furieux et dévastateur, ami des vents chargés de sable, qui poussait les gens de l'auditoire à déchirer leurs habits [...].[2] »

C'est dans ce lieu rempli de chaleur qu'une place est laissée à une forme d'inconnu, qui s'invite parfois lors de l'expérience collective du jeu et de la musique. À ce moment-là, ce qui meut La Nina de los Peines est tant insaisissable qu'éblouissant. « Le duende est un pouvoir et non un acte. Une lutte et non une pensée. » Il monte lentement depuis la plante des pieds. Il arrive sans prévenir, et « brûle le sang comme une pommade d'éclats de verre, épuise, rejette toute la douce géométrie apprise, brise les styles, s'appuie sur la douleur humaine qui n'a pas de consolation.[3] »

D'où que viennent ces états fulgurants à faire perdre la raison, la force de leur attraction est immense. Le flamenco est de source hybride, il est le fruit de l'ardeur de l'interprétation des gitans, de la musique arabe, et son chant vibrant et ondulé s'inspire des chants byzantins adoptés par l'Église espagnole. Être touché par une musique, si étranger que puisse nous paraître son territoire, constitue néanmoins les prémisses d'une expérience, d'un point de rencontre possible. Elle demeure lointaine dans ses représentations, et dans le même temps populaire, son foyer jouxtant le notre.

En cherchant dans les origines de la musique tzigane, on découvre qu'elle est de tradition et de transmission orales, et que les textes des chansons sont pour la plupart anonymes. Comme c'est le cas pour quantité de musiques traditionnelles, les chansons circulent librement entre chanteurs et musiciens, qui les interprètent dans un style plus ou moins personnel. Ce que chacun y mettra fera la force du chant, de l'air joué, et du moment partagé. Dans le flamenco, cela peut aller jusqu'à l'extase. Mais comment ?

Le jeu – dont le paroxysme est la venue du duende - tire la danse jusque dans son dépassement, la transe. Dans le flamenco, il se matérialise par un langage musical trouvé entre les participants, rythmé par des appels (*llamada*) et des fermetures (*cierre*), entre lesquels des pas de danses ou des phrases musicales sont exécutés. L'intensité monte, on se teste, on se met en crise ; le dénouement du jeu est imprévisible car c'est l'instant qui mène la danse.

Le jeu tire la danse jusque dans son dépassement, la transe

Des enregistrements de flamenco m'invitent depuis un moment déjà, mais mon oreille « formatée » m'empêchait de les apprécier : malgré la folle énergie qui en émane, difficile de se familiariser avec le cri brisé des gitans posé sur des rythmes de guitare décousus. Ça accroche. Toute la douleur d'un peuple, et son revers la force de joie, s'incarnent dans son chant, que l'on écoute les *lautari*[4], les Roms qui pratiquent le chant long en Hongrie, ou le *cante jondo* des chanteurs andalous (le chant profond). Il faut se défaire d'une certaine géométrie musicale pour en apprivoiser une autre. Rentrer dans le chant, danser, frapper le rythme pour mieux le sentir dans le corps. Percer le ciel, faire de la place entre ses bras ronds, pour toucher du doigt, au plus près, sa texture, grandir autant que possible. On jouit, en dansant, d'une liberté d'improvisation infinie dans le déroulé des mouvements, tant que l'on reste sur le fil de la scansion du *compas*[5]. Par des gestes précis et assurés, on conquiert l'espace ; on s'ancre dans le sol de toute notre présence, en faisant rouler les *zapateados*[6]. D'abord, nos mouvements sont faits de fluidité, de régularité rythmique, de courbes où rien ne se brise, et où par conséquent chacun peut prévoir ce que le mouvement est en train de devenir ; et soudain s'imposent des gestes saccadés, fermes et dissonants, qui, s'ils manquent de grâce, permettent la constante déviation des chemins empruntés[7]. Avec autorité et rayonnement, nous semblons dire, dignes, à chaque pas, que nous sommes là.

« Le flamenco est un art qui ne s'apprend pas », se répète-t-on comme un lieu commun. L'aisance des japonaises sur les planchers des *tablaos*[8] espagnols témoigne du fait que la technique, elle, se réapproprie si tant est que l'on s'y consacre. Quelle serait donc cette substance insaisissable ? Une disposition que l'on a ou pas, comme un cadeau originel, ou un rapport au monde ? Rage de vivre et gravité enveloppent son univers ; ensemble elles induisent une inclination à l'embrasement, au lâcher prise, à l'aptitude à jouir en se confrontant au pire. « C'est une posture de défi, une attitude d'indifférence et de mépris. On feint d'ignorer le danger, on s'amuse avec lui. »

En particulier chez les gitans, le jeu de la musique est le reflet de la puissance d'une communauté qui, malgré des siècles de persécution, persévère dans ses formes ingouvernables. Discuter avec des gitans, c'est se prêter à un jeu de langage. Plaisant ou non, on peut y perdre pied car les codes sont souvent déroutants. Une rencontre possible avec eux implique d'abord de se défaire de l'approche courante de l'autre qui consiste à poser des questions pour obtenir des réponses. Plus je pose de questions, plus on m'emmène sur de fausses pistes. Les déboires des anthropologues qui ont tenté des études à leur égard en sont révélateurs. L'idée de vérité et de transparence, dont le langage, dans notre culture, est le corollaire, se voit contrariée par l'emploi allègre du mensonge et de l'opacité face à un étranger (un gadjé). Dans les affaires de tous les jours ou lors d'une fête, les gitans assument, dans une joyeuse insolence, une certaine fermeture au reste du monde. C'est autant de force de loi (et de joie) dont se trouve parée la pratique du flamenco.

Dans les endroits où une communauté n'est pas donnée, pour des gadjés, pourquoi pas du nord de la France, qui cherchent à apprendre le flamenco, l'expérience est d'abord exigeante et solitaire. C'est néanmoins à partir de celle-ci que s'ouvrent des brèches. L'imaginaire du flamenco, tapi en fond, nous inspire bien plus qu'un simple loisir : il porte en lui une manière de vivre. Disposés au bouleversement, on s'évertue à toucher la grâce, un moment exact, bercés par la chimère d'une extase partagée entre des êtres qui s'y abandonnent.

1. Désigne des personnes initiées aux rythmes du flamenco.
2. Federico Garcia Lorca, Jeux et théorie du duende.
3. Ibidem.
4. Musiciens roms de Roumanie.
5. Mesure d'une phrase musicale qui tient compte du rythme et de la guitare.
6. Frappes de pieds.
7. Dans Le danseur des solitudes, Georges Didi-Huberman décrit avec précision la grammaire de la danse d'Israël Galvàn, jeune danseur de flamenco contemporain.
8. Lieux (bars, restos) où l'on peut voir des représentations de flamenco.

VOL à trois

1 Tes rayons n'ont que deux côtés

Les portes se sont ouvertes, tu m'as dit : « c'est comme un jeu ». Tu es tendu, l'intention te travaille plus que le passage à l'acte. D'un air un peu trop assuré, tu marches, tu regardes droit devant. Tu te poses près du stand de légumes avec une botte de poireaux, c'est ton rituel. Le temps de la pesée, redevenir serein. Tu t'imprègnes de l'ambiance, tes gestes captent ceux des autres clients et les miment. Tu as ton rôle passif, parmi eux, regard de veau sur le carrelage et intérêt appuyé pour la composition d'une boîte de cassoulet. Tes intentions s'enfouissent, jusqu'à devenir invisibles. Sous ton masque se trame pourtant une fine analyse de l'environnement. Le champ de telle caméra, les shoufs[1], les types d'antivols[2]... C'est devenu un réflexe que tu conserves en toutes circonstances. Tu n'erres plus dans les magasins, tu explores.

Tu as pris tes marques, maintenant ça peut commencer. Tant qu'à faire, tu me demandes de rester face à toi, d'obstruer le rayon. Diverses bouteilles passent dans tes mains, comme un œnologue averti tu sembles t'enquérir de leur provenance et de leur âge. Un peu de prestidigitation, dans les quelques centimètres d'écart entre ton panier et ta doublure, Saint Émilion, par miracle, a disparu. Le geste n'a rien de complexe, d'ailleurs tu n'y prêtes aucune attention, appuyant au contraire celui de reposer la seconde bouteille, la piquette que tu conservais dans ton autre main. Tu n'as pas spécialement scruté ton entourage, tu es juste attentif. Reste toujours une part d'incertitude que semble conjurer ton assurance. L'opération se répète, de rayon en rayon, de fromage en café équitable, jusqu'à déformer ta silhouette.

Avec tes poireaux et ton paquet de pâtes dans le panier, tu te déplaces d'un pas feutré, ton corps est entravé. Des fois ça dépasse ou ça tinte. Faut dire qu'il y en a partout, dans le slip, dans le blouson et jusqu'aux chaussettes. D'un seul coup, tu hèles le magasinier : « vous faites pas la lessive bio ? » Tu le suspectais de te suspecter. Il est détendu, s'excuse de ne pas avoir le produit, mais que « bientôt sans doute...parce qu'on nous le demande tout le temps... » Tout va bien.

Il faut sortir, maintenant. La « douloureuse », comme tu dis. Le coup de stress. En attendant devant la caisse, ce n'est plus un poids que tu as sur le corps, c'est une somme en euros. Trop de lignes soustraites de ton addition : une préméditation évidente, possiblement synonyme de poursuites judiciaires. Au moment où tes tempes se crispent, tu t'en tires à nouveau par un bon mot – la caissière sourit, distraite. Les portiques, quant à eux, restent muets malgré l'angoisse qui résonne. C'est passé, tu exploses, euphorique. Dopamine, adrénaline, endomorphine débordent des hémisphères cérébraux – c'est le dernier sprint, mais tout doucement. Tu redescends lentement de ton shoot de chourav' – les portes s'ouvrent. Tu savoures. Tu as encore gagné une manche.

1. Vigiles en civil.
2. Barrettes métalliques, escargots, mais aussi les récentes « araignées »... Pour ce qui est de la nourriture, ces antivols demeurent encore l'exception plutôt que la règle. Sauf pour certains alcools (bien vérifier sous l'étiquette) et quelques stands de découpe (sur le papier d'emballage).

Le crime ne paie plus

La loi Warsmann de juillet 2010 organise la confiscation des avoirs des criminels : flics et gendarmes peuvent désormais se payer directement sur la bête en récupérant matériel et véhicules, et l'Agence de Gestion des Avoirs Saisis et Confisqués gère les bâtiments « à la façon d'une agence immobilière du secteur privé ». Un procureur de la République croit tenir là l'arme ultime : « pour les délinquants, les condamnations à des peines de prison sont plus ou moins assimilées à des risques professionnels : ils s'attendent moins à ce que l'on saisisse leurs biens ». On pourrait penser que le magistrat, peut-être déçu que les condamnés supportent si bien les châtiments qu'il réclame contre eux à tour de bras, exagère un peu l'importance de l'appât du gain dans la mentalité du criminel. Mais on comprend mieux la portée de cette loi quand on apprend que sa première application a retiré à une communauté de gens du voyages maisons, voitures et caravanes ; vu comme ça, ça vaut bien la prison, effectivement.

2 Saint Nectaire, priez pour moi

La première fois c'était un magazine porno. Difficile d'affronter les regards obliques de la buraliste et de sa morale. L'impossibilité de l'achat précipitait alors l'éveil de mes papilles au goût de la rapine. Mais de retour à la maison, un frigo bien rempli tempérait mes ardeurs naissantes. D'autant qu'en parallèle, j'apprenais à l'école que tout se mérite. Que tout se paye. Faire mes devoirs le soir me permettait d'obtenir des notes correctes. Tandis que mes parents faisaient eux aussi leurs devoirs, quotidiennement. Et obtenaient des notes correctes. Et le frigo était bien rempli. Mais l'arrivée de mes premiers contrats de travail, comme autant de feuillets d'un seul et même contrat social, m'amenait à douter. Un horizon jalonné de pages blanches à signer, remplies pour moi par des experts compétents. Mon futur, qu'on me volait avant que je n'aie pu en goûter les promesses. Je devenais « contre », d'abord par réflexe, puis par nature et bientôt par nécessité. Longtemps après le magazine porno sous la veste, je découvrais le morceau de Saint-Nectaire dans la poche, l'impossibilité de l'achat répondant à des motivations nouvelles.

Que je vole mon fromage ne lui a pas plu. Alors que je ne sonnais pas en passant les portiques de sécurité du supermarché, une alarme retentissait pourtant dans ma tête. Il avait tout vu. Il vociférait, comme un militaire s'adresse à des mutins. Culpabilisant, comme une mère trahie parle à son fils indigne. Mes mains sentaient le fromage : pour lui, elles étaient maculées du sang des honnêtes laborieux. Lui, c'était l'ordre, le cours des choses. Cet allant de soi qui est en moi, cœur qui bat et tumeur qui ronge. L'ingrédient caché de mon Saint-Nectaire. La confrontation violente avec ma milice interne me laissait fiévreux et désemparé. Faux dévots et industriels dévoués se relayaient alors à mon chevet pour m'exhorter à « entendre raison ». La raison, cette succursale de l'ordre dont je suis la vitrine. Une raison qui est en moi, mais pas à moi. Chaque vigile de supermarché est un employé du *statu quo*, et je suis mon meilleur vigile.

Tout morceau de Saint-Nectaire dérobé m'apparaît alors comme un démenti. Comme une preuve de mon existence. J'apprends à ne plus mériter. J'apprends à quitter ce prêt-à-penser, ce prêt-à-contraindre, ne serait-ce que quelques minutes par semaine. Loin de m'en affranchir totalement, je le titille, je le repousse et je joue avec. Dans ce monde, jouer est un luxe, un luxe synonyme de risques. Mais « bien mal acquis profite d'autant plus » et j'aime « payer mon saucisson » avec les copains sans avoir déboursé le moindre centime. Certaines possessions ou propriétés m'apparaissent légitimes, d'autres ineptes : le contexte et le moment constituent mon assise théorique et ma boussole éthique. Et j'apprends beaucoup. Evidemment, je ne peux mener tous les chantiers de front et ma veste n'a que deux poches. Mais j'aime l'idée que je me lance sur une pente savonneuse sans savoir ce qui m'attend en bas. Je ne me sens ni anarchiste, ni nihiliste, mais face à une croissance érigée au rang d'objectif moral, j'ai développé le goût du sacrilège.

Lui me suit toujours dans les rayons, les mains agrippées à mon crâne à m'en donner des céphalées. Me fatigue dans l'espoir de m'avoir à l'usure. Souvent il m'isole. Toujours il m'effraie. Il fait appel à de vieilles ritournelles, celles que j'ai apprises par cœur au gré des fables et des films. J'en viens à douter : est-ce que je vais un jour passer à la caisse, devant assumer une facture que je ne pourrai régler, contraint de céder mon corps ou mon temps en guise de réparation ?

Mais très vite je repars à l'assaut. C'est dans ma propre vie que je plante mon piolet afin d'en gravir les murs d'enceinte. Et chaque soir où je rentre avec ce morceau de Saint-Nectaire dans ma poche, j'ouvre mon dictionnaire et je réécris certaines définitions. Abondance. Dénuement. Besoin. Envie. Je jongle avec ces mots, les pieds sur un fil tendu au-dessus du ravin d'une prétendue rareté. Je n'ai pas la prétention de changer quoi que ce soit, ni de croyance réelle en ma capacité à faire s'effondrer le marché international du Saint-Nectaire. J'aimerais juste que ma présence ici-bas soit finalement mentionnée sur le registre de l'assesseur par un simple « a vécu ».

Seul le cuivre paie

Un pic historique à 10 000 $ la tonne à la bourse de Londres, et jusqu'à 4000 € chez le ferrailleur du coin ; des gisements partout : chantiers, voies ferrées, autoroutes, champs irrigués, installations électriques ; des filières de revente avec pignon sur rue mais assez opaques ; des peines encore relativement légères vu les gains en jeu : le cuivre est LA bonne affaire du moment. Mais les autorités commencent à riposter. C'est que contrairement à la plupart des autres larcins, les vols de cuivre, si lucratifs qu'ils soient, font encore plus de dégâts collatéraux qu'ils ne rapportent : pollution au pyralène pour les transformateurs éventrés, sabotages des voies de communication, et bordélisation de l'économie locale quand les boîtes de BTP ou les agriculteurs se font soutirer leurs outils de travail. Le seul secteur à bénéficier du vol de métaux, c'est comme souvent celui de la sécurité : enfouissement et surveillance par hélicoptère des câbles le long des voies ferrées, rondes de vigiles sur les chantiers et vidéosurveillance des systèmes d'irrigation, l'industrie de la sécurité a la solution à tous les problèmes. Pas sûr que ça décourage les chercheurs d'or rouge.

Trois textes, trois instants, trois points de vue pour une pratique multiple...mais une seule devise : prendre et n'être point pris.

mains

3 Longue vie à notre Génie

Nous sommes de retour, au complet. Notre cave, notre île, notre grotte, s'illumine d'une lueur discrète. Débordant des sacs éventrés, les objets de notre rapine s'étalent sur le sol.
En changeant d'air et de propriétaires, ils se sont métamorphosés. Brillants, fascinants, ils ont perdu leurs faux airs de vitrines, leurs sales trognes de premiers de la pub. Un butin est né, fécondé par un souffle magique. Ce souffle, c'est le génie du vol, du pillage, de la cambriole, de l'arnaque. Au moment où je vous parle, il nous regarde, sournois et rieur. À cheval sur notre petit trésor, il s'adresse à nous en ces termes :
Mazette les enfants, c'est joli tout ça ! Vous vous êtes pas mouchés avec le dos de la cuillère ce coup-ci ! Alors ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Quels sont vos vœux ?
Nous restons cois. Sourire en coin. C'est pas qu'on soit mal élevé, mais ce génie est une vieille connaissance, une apparition habituelle de nos retours d'expéditions. Un compagnon tordu et paradoxal. D'un côté, il insuffle à notre magot toute sa beauté, et de l'autre, il cherche par tous les moyens à s'en évader, le laissant inerte. Il est ce souffle de vie planqué dans le double fond de nos butins : notre plus précieux trésor. Trop souvent par le passé, nous l'avons bêtement laissé filer...
La première fois, on ne s'est pas du tout méfié. Il semblait même de bon conseil.
Vous n'avez qu'à le découper en parts égales, c'est réglo... Un morceau pour chaque membre de l'équipe.
On s'est quitté, chacun plus seul que son voisin, à se demander vaguement si on n'avait pas été lésé, et ce que les autres allaient faire de leur fric. Plus tard quand on n'a plus voulu se partager le magot, il s'est mis à nous cueillir à chaud, juste après les coups...
Allons les enfants, la vie est un jeu, que vous importe de tout dilapider en vingt minutes puisque vous le gagnez en dix. L'argent, au fond, c'est du vent ! Il n'a plus de valeur si vous vous jouez de lui. Allez, misez tout sur le noir les gamins.
Ça nous a amusés un temps. Enfin, la dernière fois, constatant que nous nous tenions à distance des tapis, il s'est fendu d'un air charitable...
Si vous ne voulez pas le partager entre vous, partagez-le au moins avec d'autres. Avec tous ces nécessiteux en bas de chez vous qui attendent leur Robin des bois. Et puis, ce sera la reconnaissance, la gloire peut-être...
Mais la bonne conscience, pas plus que la flambe ou l'équité, n'est parvenue à retenir notre génie. Chaque fois, il disparaissait quand nous décidions que notre magot servirait à ceci ou cela. Il s'évanouissait en fumée avec un rire espiègle, et notre butin redevenait viles marchandises. Alors aujourd'hui, on ne lui répondra pas, même s'il insiste et change de registre pour nous séduire.
La cause camarade ! La cause a besoin de moyens pour vaincre les banquiers et les bourgeois ! Vive la révolution !
Nous demeurons stoïques.
Il s'enflamme : *Mais vous ne voyez pas que ce sont autant de pièces à conviction ? Enfin soyez raisonnables, n'importe qui pourrait arriver. Bon ! Moi, j'me barre...*
Hé doucement le génie, tu restes là ! Ce sont tes conseils foireux qui nous piègent et nous enferment. Mais toi, nous aimons bien te voir vivre dans notre butin, nous aimons bien t'avoir avec nous. Si tu te laissais un peu apprivoiser, si tu nous laissais imaginer ? Déjà, grâce à toi et un peu malgré toi, nous avons appris l'essentiel : tu es le résidu de notre coup, de nos gestes, repliés dans leur résultat, tu es la trace d'un mélange détonnant d'énergie de groupe, d'insolence et de transgression. Tu es notre force.
Le génie s'est calmé comme un enfant pris en faute. Au début, il a même boudé un peu, mais rapidement il s'est laissé prendre dans notre effervescence, qui pour la première fois survivait à l'aube. Enivré, il se met à nous déballer d'innombrables adresses où aller féconder de nouvelles camelotes. Mesuré, il nous aide à inventer pour nos butins des destinations qui ne trahissent pas la manière dont nous les obtenons. Bien sûr, il nous tend encore un ou deux pièges par-ci par-là, il a tout de même son tempérament... Mais dans l'ensemble, nous sentons qu'il coule désormais comme un ciment entre nous, nos histoires et nos secrets. Qu'il incarne notre imagination, notre confiance et notre force. Et ce, nous l'espérons, à tout jamais.

Une chance au grattage, une chance au triage

Arnaquer la Française des jeux

Connaître l'algorithme de la machine à sous ; savoir compter les cartes au black jack ; lester une face d'un dé ; pirater le central téléphonique d'une radio pour être l'auditeur gagnant. Tricher, truquer le hasard, gagner à coup sûr, et surtout, inverser les rôles. Nous expliquons ici une arnaque visant la Française des Jeux, qui n'est plus opérationnelle[1], mais qui, il y a de ça quelques années, a rempli bien des portefeuilles.

Lorsque tu achètes un ticket à gratter, et qu'il est gagnant, le buraliste est censé gratter le « nul-si-découvert », ou bien le déchirer, pour qu'il ne puisse être pas utilisé plusieurs fois. D'autre part, il scanne le code-barres du ticket, de manière à ce que le réseau informatique de la Française des Jeux sache que son montant a été versé. L'arnaque consiste donc, dans un premier temps, à réussir à trouver des tickets gagnants dont le nul-si-découvert n'a pas été gratté[2] ; et dans un second temps, à trouver un autre buraliste qui n'est pas connecté au réseau informatique, et qui *de facto* ne peut pas vérifier si le ticket qu'on lui tend a déjà été encaissé auparavant.

Pour la recherche des tickets encaissés, il s'agira d'enfiler des gants en caoutchouc, et de planquer son ego dans ses poches. Soit, faire les poubelles des kiosques. À l'époque, ce ne serait pas exagéré d'affirmer qu'au moins un kiosque sur dix gardait les tickets encaissés intacts. Une nuit de repérage suffisait donc à trouver une poubelle emplie à ras bord de tickets déjà grattés ! Une fois chez toi, tu triais les tickets gagnants le restant de la nuit.
Lorsque les tickets non déchirés ont commencé à se faire rares, certains ont poussé le vice jusqu'à passer quelques heures à recoller les morceaux. Techniquement, les tickets sont constitués de deux feuilles collées l'une sur l'autre. Il fallait donc, dans un premier temps, prendre un ticket non déchiré (de préférence perdant), et en garder le verso en le séparant délicatement « dans sa tranche ». Dans un second temps, faire de même avec les petits morceaux du ticket gagnant déchiré. Utiliser le verso comme base, sur lequel viennent se coller les morceaux du ticket gagnant, un tube UHU classique faisant l'affaire.

Comment savoir si un buraliste n'était pas connecté au réseau informatique ? Déjà, quelques indices étaient parlants. Les petits kiosques des boulevards (en forme de baraque à frites sur le trottoir) l'étaient rarement. Le petit tabac du coin de la rue aussi. Et puis les bureaux de tabac excentrés. Pour avoir confirmation, il suffisait de faire une tentative avec un ticket gagnant de un ou deux euros. S'il le scannait avec son appareil et qu'une expression d'incompréhension bâtarde se dessinait sur sa face, c'était foireux. Il fut une époque où les kiosques non-informatisés étaient encore grouillants... Nous laisserons à l'imagination de tout un chacun le soin de s'amuser à calculer le pactole d'une seule poubelle récupérée...
Inverser les rôles, disions-nous. Moins par refus d'être les éternels perdants que par jouissance d'être un gagnant ponctuel.

1. Il s'agit donc d'évoquer une manière de penser, une tournure d'esprit. Un exemple dans l'immense recherche des failles de la machine. Nous laissons à des canaux plus confidentiels le soin de diffuser les arnaques encore d'actualité (que vous pouvez quand même continuer à nous envoyer).
2. Les bars-tabac qui brassent beaucoup de monde ne s'embarrassent pas à gratter le nul-si-découvert, mais préfèrent déchirer le ticket.

« Débuter après la mort, c'est bien, il ne reste que le diamant. »

Il a bien cavalé, il s'est jeté dans son présent comme une bourrasque, ne laissant derrière lui que les signatures fantaisistes de son personnage. Celui-ci était plutôt seyant. Grâce à lui, il a grimpé au balcon devant la fenêtre qui s'ouvrait pour ses mots. La lumière l'amusait, et il fallait répondre. Il ne faut jamais laisser les spécialistes parler à sa place… À ce moment-là, il était partout, on croyait l'avoir vu aux quatre coins du pays, à croire qu'il en circulait vingt mille comme lui ! Son nouveau déguisement le grisait, ses plis, ses recoins, les possibilités qu'il dessinait... Mais un jour, c'est comme ça, le décor change, la forme fige, contraint plus qu'elle ne porte la voix. Il est peu à peu joué par son personnage, qui déjà embaume ses gestes, ses paroles. Alors, avant de finir totalement pétrifié, il l'assassine dans un grand éclat de rire.

Par terre gît le costume. Le jeu peut continuer.